

Village de Forez

Cahier d'histoire locale
Centre Social de Montbrison
N° 87-88 octobre 2001

p.	2	Saint Roch et son culte dans le canton de Saint-Georges-en-Couzan	Stéphane Prajalas
p.	10	Un anoblissement au 17 ^e siècle	Roger Faure
p.	16	Quand les métiers battaient à Sainte-Eugénie (1851)	Joseph Barou
p.	22	Un déporté à Ellrich, de souche forézienne : Etienne Lafond du souvenir de rescapé (1945) au devoir de Mémoire (2001)	Gérard Aventurier
p.	36	De Bouthéon (Loire) à Lambaréné (Gabon) avec l'avion du docteur Schweitzer : un pilote forézien chez le Prix Nobel de la Paix	Maurice Bayle Marie Grange
p.	45	Premier printemps de l'histoire (21-22 avril 2001)	Claude Latta
p.	47	Maisons à "être" en Forez	Claude Beaudinat
p.	48	Hommage à Lucien Gidon (1915-2001)	Claude Latta

Village de Forez, bulletin d'histoire locale du Montbrisonnais

Siège social (abonnements) : Centre Social de Montbrison, 13, place Pasteur, 42600 MONTBRISON

- Directeur de la publication : Claude Latta.
- Rédaction : Joseph Barou, Pascal Chambon.
- Abonnement et diffusion : André Guillot.
- Comité de rédaction :

Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Danielle Bory, Roger Briand, Mireille Busseuil, Pascal Chambon, Antoine Cuisinier, Edouard Crozier, Monique Diaz, Pierre Drevet, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, Francis Goutorbe, André Guillot, Jean Guillot, Marie Grange, Claude Latta, Mickaël Lathière, Philippe Pouzols, Stéphane Prajalas, Jean-François Roche, Pierre-Michel Therrat.

Dépôt légal : 4^e trimestre 2001

Impression : Centre départemental de documentation pédagogique de la Loire, Saint-Etienne.

Saint Roch et son culte dans le canton de Saint-Georges-en-Couzan

L'église et son clocher sont les symboles les plus familiers que nos ancêtres nous ont transmis et auxquels chaque communauté villageoise s'identifie et est, toujours, très attachée.

Cependant, d'autres édifices religieux, signes de la dévotion, des sollicitations ou de la gratitude que l'on adressait, jadis, aux saints parsemaient nos campagnes.

Bien souvent, de nos jours, ces bâtiments ne sont plus des lieux de culte, certains sont même en ruine ou ont totalement disparus, même de nos mémoires.

C'est à une promenade à travers ce type de lieux de dévotion dédiés à saint Roch qui existent, ou existaient, dans certaines communes du canton de Saint-Georges-en-Couzan, que nous vous invitons aujourd'hui.

1 - Une terrible maladie : la peste

Cette maladie infectieuse, contagieuse, épidémique et endémique due au bacille de Yersin¹, est attestée depuis au moins trois mille ans.

La peste bubonique (transmise du rat à l'homme par les puces) se manifestait en premier lieu par des maux de tête, des nausées, des vomissements, des douleurs articulaires ainsi que par une sensation générale de malaise. Les ganglions lymphatiques de l'aîne (parfois des aisselles et du cou) étaient gonflés et douloureux. La température accompagnée de frissons oscillait entre 38,3°C et 40, 5°C, le pouls et la respiration s'ac céléraient et le malade était épuisé et apathique. Les bubons gonflaient jusqu'à atteindre la taille d'un oeuf. La maladie était mortelle dans 30 à 75 % des cas. Le décès intervenait au bout de quatre jours. Si le malade en réchappait, la température commençait à diminuer au bout de cinq jours, et retournait à la normale au bout de deux semaines environ.

La famine était un élément favorisant le développement de cette maladie.

La peste pulmonaire (transmise de l'homme à l'homme par inhalation) a comme site d'infection les poumons, comme son nom l'indique. L'expectoration, dans un premier temps visqueuse et sanglante, devenait par la suite liquide et d'un rouge vif. La mort intervenait deux ou trois jours après les premiers symptômes. Cette forme était fatale dans 95 % des cas.

La peste septicémique primaire, ou peste noire, se caractérise quant à elle par une brusque poussée de fièvre et le fait que le malade devient violet (d'où le nom de peste noire) en quelques heures (ce à cause de défaillances respiratoires). Le décès intervient souvent le jour où les symptômes apparaissent.

La peste noire, venue du Turkestan, semble être apparue en Europe en 1346, en Sicile, et de là se répandit sur tout le continent européen. On la mentionne pour la première fois en France, en novembre 1347 à Marseille. Les habitants de la cité phocéenne en fuyant emportèrent le mal avec eux et en favorisèrent la propagation. Après avoir ravagé Toulon, Lyon, Toulouse et Montauban, elle pénètre en Auvergne (avril - mai 1348). Début 1348, Avignon, alors capitale de la

¹ Yersin Alexandre : (Aubonne, canton de Vaud, Suisse 1863 - Nha Trang, Viet-Nam 1943), bactériologiste français d'origine suisse. Il découvrit le bacille de la peste en 1894.

chrétienté et siège du pouvoir pontifical, fut touchée. Les cardinaux fuirent. Le pape Clément VI² protégea les juifs que l'on accusait d'être à l'origine du fléau. Il fit isoler les malades dans un quartier réservé et autorisa la pratique de l'autopsie. Durant l'été 1348, l'épidémie toucha Paris. Philippe VI³ somma les maîtres de la faculté de médecine de se prononcer sur les causes de la maladie. Les docteurs reconnurent leur impuissance, invoquèrent une néfaste conjonction des astres ayant entraîné la corruption de l'air et recommandèrent... de fuir, vite, loin, et longtemps.

Pour bien mesurer les ravages que faisaient cette maladie, il suffit de citer un témoin de l'époque, Froissart⁴, qui disait qu'à cause de la peste ... *bien la tierce du monde mourut...*

2 - Saint Roch protecteur des pestiférés :

Roch vivait au 14^e siècle, à l'époque de la peste noire qui, entre 1346 et 1353, ravagea toute l'Europe.

Né à Montpellier, dans une famille riche, il devint orphelin à vingt ans et distribua ses biens aux pauvres, puis se rendit en pèlerinage en Italie. Là, il se voua au soulagement des pestiférés. Sur le chemin du retour, alors qu'il allait lui-même succomber à ce mal dans un lieu isolé, il fut découvert par le chien d'un seigneur des environs nommé Gothard, qui le fit soigner et guérir. Il est d'ailleurs accompagné dans la statuaire par ce fidèle canidé. Roch convertit Gothard. De retour chez lui, il fut pris pour un espion et mourut en prison. Alors se déroula un prodige ; le cachot s'emplit de lumière et le geôlier put lire une inscription gravée près du corps par un ange (*eris in pestis patronus*). Le corps de saint Roch fut transporté à Arles en 1732. Aujourd'hui il se trouve à Venise.

Le concile de Constance (1414 - 1418) le recommanda aux fidèles, mais ce n'est qu'en 1629 que le pape Urbain VIII⁵ le confirma légalement. Saint Roch est fêté le 16 août et est le patron des tailleurs de pierre, des paveurs et des carriers, ce à cause de l'analogie des mots (Roch / roc).

3 - La peste dans le canton de Saint-Georges-en-Couzan :

Selon certains auteurs, dont Théodore Ogier, la peste aurait frappé le canton de Saint-Georges-en-Couzan aux environs de 1631 - 1632 (nous constaterons à travers cette étude que de telles épidémies frappèrent le cœur des monts du Forez antérieurement à cette période).

Il convient cependant de se méfier du terme de peste. Au Moyen Age, toute maladie épidémique était désignée sous ce nom, et de ce fait, la protection de saint Roch fut invoquée pour toutes les épidémies en général⁶, comme le confirme l'extrait d'un vœu que l'on trouve dans un manuscrit du XVII^e siècle ayant appartenu à Jérôme Chalon, charrier du chapitre Saint-Paul de Lyon et sieur de Gontez à Cervières :

*A Saint Roch :
Sois pour nous très bon amy*

² Clément VI : Pierre Roger (Maumont 1291 - Avignon 1352) pape d'Avignon de 1342 à 1352. Il fit de sa résidence à Avignon un palais magnifique et protégea les arts.

³ Philippe VI de Valois : (1293 – Nogent-le-Roi 1350) roi de France de 1328 à 1350. Neveu de Philippe IV le Bel, il succède au dernier capétien direct, Charles IV le Bel, mort sans héritier mâle au détriment d'Édouard III d'Angleterre petit-fils de Philippe IV le Bel par sa mère. La guerre de Cent ans éclate à la suite de la confiscation de la Guyenne au détriment d'Édouard III. Il est vaincu à l'Écluse (1340) et sur terre à Crécy (1346). En 1349, il achète le Dauphiné et la seigneurie de Montpellier.

⁴ Froissart Jean : (Valenciennes v. 1337 - Chimay après 1404) chroniqueur français. Ses chroniques brossent une peinture vivante du monde féodal entre 1325 et 1400.

⁵ Urbain VIII : Maffeo Barberini (Florence 1568 - Rome 1644) pape de 1623 à 1644. Il réforma la procédure de canonisation en 1625. Il consacra la nouvelle basilique Saint-Pierre qui fut achevée sous son pontificat, et fit construire le palais Barberini à Rome et la villa de Castel Gandolfo. Il fut également à l'origine de la condamnation de Galilée (1633) et de l'*Augustinus* de Jansénius (1643).

⁶ On retrouve d'ailleurs un vitrail dans l'église paroissiale de Sail-sous-Couzan représentant saint Roch pour commémorer une épidémie de typhoïde ayant frappée cette commune dans la première moitié du 20^e siècle.

*envers Jésus roi céleste ;
prie-le de nous éloigner
tout tac⁷, charbon⁸, bosse et peste.⁹*

Comme en bien des endroits les Foréziens, aux 16^e et 17^e siècles, se tournèrent vers saint Roch, dont le culte fut très répandu dans tout le Forez : Leigneux, Saint-Etienne, Montbrison...

Saint Roch intervenait également contre les épidémies pouvant toucher les troupeaux. C'était le cas à Pierre-sur-Haute où une messe et des cérémonies profanes étaient pratiquées lors de la bénédiction des troupeaux pour la Saint-Roch¹⁰. De nos jours encore une tradition de ce type se perpétue puisque chaque année, le dernier week-end du mois d'août, se déroule une messe des bergers à la jasserie de la Richarde près de Pierre-sur-Haute.

La dévotion envers saint Roch était présente dans l'église paroissiale de Saint-Georges-en-Couzan, comme nous l'apprend le procès-verbal concernant l'incendie qui ravagea ce bourg en 1758, qui indique qu'à l'intérieur de ce sanctuaire *il y est brûlé la chapelle de Saint Roch et ses ornements en entier jusqu'à la pierre sacrée qui a été calcinée...*¹¹. Ce même document nous informe que *le sieur curé de St Georges nous a dit que c'étoit luy¹² qui avoit fait construire ladite chapelle St Roch et quelle luy avoit couté compris les ornements d'icelle qui avoient tous incendiés la somme de quatre cents livres*¹³.

Le seul témoignage de l'ancienne dévotion des habitants de Saint-Georges-en-Couzan envers saint Roch est une statue de ce saint que l'on trouve actuellement dans l'église paroissiale.

Des chapelles furent élevées afin d'honorer, spécifiquement ce saint : à Palogneux, Saint-Just-en-Bas, Chalmazel, Saint-Bonnet-le-Courreau et Sauvain.

Aujourd'hui, seule celle que l'on trouvait à Sauvain a disparu. Toutes les autres sont parvenues jusqu'à nous. On notera le cas particulier de Chalmazel. Selon certains auteurs, une chapelle Saint-Roch aurait existé à l'époque où Chalmazel était une annexe de Saint-Just-en-Bas, cette chapelle serait par la suite devenue la crypte que l'on trouvait dans l'ancienne église détruite en 1881¹⁴.

4 - La chapelle de Palogneux :

Dans ses carnets manuscrits, Ambroise Jacquet¹⁵ fait mention d'une pétition que les habitants de Palogneux adressèrent à l'archevêque de Lyon pour obtenir la permission de construire une chapelle dédiée à saint Roch. Les habitants affirmaient *que la dite paroisse étant affligée du mal contagieux, [ils] auroient fait voeu à Dieu de faire bâtir et édifier une chapelle... à l'honneur de Dieu et sous le vocable de monseigneur saint Roch, puis lequel voeu a été reconnu que le dit mal contagieux n'a été si grand en ladite paroisse.*

Cet édifice est de dimensions modestes. On trouve une porte sur la façade occidentale et une au midi. Cette dernière façade comporte également deux fenêtres. L'intérieur de cette chapelle est plafonné de linteaux recouverts de plâtre. La nef et le chœur sont de même largeur. On trouve à l'intérieur un autel en maçonnerie.

⁷ Tac : sorte de gale.

⁸ Charbon : maladie touchant l'homme et les animaux et se caractérisant par des tumeurs cutanées inflammatoires.

⁹ Gardes G. (sans date), *Encyclopédie des communes de la Loire (Arrondissement de Montbrison)*, p. 370.

¹⁰ L. Barou, B. Blethon, T. Kocher et D. Palmier, *Et délivrez-nous du Mal...*, p. 165, publications de l'université de Saint Etienne, 1998.

¹¹ Joseph Barou, Marius Perret et Suzanne Viallard, "L'incendie de Saint-Georges-en-Couzan le 3 décembre 1758", supplément de *Village de Forez*, n°57, 1994.

¹² Il s'agit à cette date d'Armand de la Mure qui fut curé de Saint-Georges-en-Couzan de 1749 à 1766.

¹³ Cf "L'incendie ..." op. cit.

¹⁴ Cf. S. Prajalas, "L'ancienne église de Chalmazel", *Village de Forez*, n°83-84, septembre 2000.

¹⁵ Archives de la Diana, Montbrison.

Notons qu'il n'existe pas, ni dans la chapelle, ni dans l'église paroissiale de représentations de saint Roch, ce ni sous la forme de vitraux, ni sous la forme de statue.

5 - La chapelle de Saint-Just-en-Bas :

Cet édifice dédié à saint Roch pourrait, quant à lui, avoir été construit lors d'une épidémie en 1588. Construction modeste, la chapelle Saint-Roch comporte une large porte à l'ouest et une porte ancienne au sud, une large nef plafonnée. Le chœur moins large est terminé en hémicycle.

On peut voir une croix en fonte, ou en fer forgé¹⁶ au dessus de la porte occidentale, celle-ci a vraisemblablement été rapportée au 19^e ou au 20^e siècle. Il devait précédemment exister une ornementation semblable comme semble en témoigner une pierre dépassant au faite de ce mur. On trouve au voisinage immédiat de la chapelle une croix en pierre.

La statue de saint Roch, aujourd'hui conservée dans l'église paroissiale, représente le saint thaumaturge, accompagné d'un chien et montrant un bubon. On voit également ce saint représenté sur un des vitraux du chœur de l'église paroissiale.

Ambroise Jacquet cite un acte daté du 20 janvier 1592 indiquant qu'*Anthoine Rochapt, laboureur de Chavassoux paroisse de saint Just en Bas... considérant que l'homme est enclin à vices et pêchés, plutost adonnés à ses délits que à pénitense, au moyen de quoy Dieu est irrité contre la créature humayne, dont peut impétrer sa grâce... pour avoir gens pour implorer les saints et saintes de paradis... et partant esmeu de dévotion pour le salupt de son âme et de ses feus père et mère..., a fondé et docté, comme il fonde et docte en la chapelle de monseigneur St Roch et monseigneur st Sébastien naguère et neuvement édifiée au lieu des Rappaux cinq messes....*

Ambroise Jacquet en déduit donc que la dite chapelle aurait été construite vers 1580 ou les années suivantes. Selon certains auteurs cette chapelle aurait également été dédiée à saint Sébastien autre saint protecteur contre la peste, cependant, il convient de noter que sur la carte de Cassini, dressée au 18^e siècle, est mentionnée une chapelle distincte signalée sous le vocable de ce dernier saint. Cette dernière est située plus à l'est que la chapelle Saint Roch. Ne faut il pas comprendre la dernière partie du document mentionné ci dessus de la façon suivante : la chapelle Saint-Roch aurait été édifée *naguère* par rapport à la chapelle Saint-Sébastien qui elle l'aurait été *neuvement*. Le présent acte mentionnerait donc la dotation de messes par Anthoine Rochapt pour la chapelle Saint Sébastien comme il l'avait fait précédemment pour la chapelle Saint-Roch. Il y aurait donc bien eu deux édifices distincts et la chapelle Saint-Sébastien aurait été construite aux environs de 1592, alors que celle dédiée à saint Roch l'aurait été antérieurement.

Pour confirmer la thèse de la présence de deux chapelles distinctes, on peut d'ailleurs noter que l'Almanach de Lyon de 1760 mentionne qu'*il y a dans cette paroisse deux chapelles rurales, sous le vocable de saint Sebastien & saint Roch* et qu'en 1796, un lot de *deux chapelles bien d'Eglise* fut acquis par un habitant de Saint-Just-en-Bas pour une somme de 527 livres¹⁷.

6 - Une chapelle Saint-Roch à Chalmazel ?

Ambroise Jacquet, dans ses notes manuscrites, mentionne, au milieu du 19^e : *... la fête de ce saint [saint Roch] se célèbre toujours à Chalmazel avec des particularités toutes singulières.*

Selon cet archiviste, l'église paroissiale, avant d'être dédiée à saint Jean-Baptiste, sous le vocable de Saint-Jean-des-Neiges¹⁸, aurait été précédée dans ce village par une chapelle dédiée à saint Roch. Celle-ci aurait ensuite servit de crypte¹⁹ à l'église paroissiale qui existait au 19^e siècle et qui fut détruite en 1881.

¹⁶ Très certainement s'agit-il d'un réemploi d'une croix de tombe.

¹⁷ Ferret Francisque : *Vente des biens nationaux dans l'arrondissement de Montbrison en 1791*, p. 479.

¹⁸ Ce nom est employé dans la visite paroissiale de 1614.

¹⁹ Communément appelée à Chalmazel *la souterraine*.

D'après une tradition, toujours rapportée par A. Jacquet, à l'époque où sévissaient les pestes à Chalmazel, on disait les messes dans la campagne, sur le puy Grossat²⁰, ce du fait que ce lieu domine la paroisse et que les habitants des villages pestiférés avaient défense d'aller à la messe de peur de communiquer la contagion. L'isolement était, en effet, le meilleur moyen de se prémunir du mal. En 1348, déjà, un chanoine brugeois d'Avignon écrivait : *Le père ne visite pas son fils, ni la mère sa fille, ni le frère son frère, ni le fils son père, ni l'ami son ami, ni un voisin son voisin, ni un allié un allié à moins de vouloir mourir immédiatement avec lui.*

Ambroise Jacquet mentionne divers actes permettant de dire que l'infection sévit à Chalmazel, au moins du printemps 1631 jusqu'à la fin de l'été 1632.

Dans un acte de juin 1631, on apprend que Jean Mollin, *chatelain de la terre et juridiction de Chalmazel* s'était transporté à la croix de la Fay à cause de la maladie contagieuse dont le bourg dudit chalmazel et partye de la paroisse sont affligés de la maladie de la peste...

Dans un autre acte daté du 6 juin de la même année, on mentionne un certain Jean Costa de Chez Côte ... *craignant de mourir abstintestat à cause de la maladie contagieuse qui est a présent...*

Enfin, un acte de septembre 1632, relatif au lieu de *Diminassy*²¹, fait allusion à un inventaire qui n'a put être fait *accuse de l'infection de la maladie contagieuse... craignant le péril de l'infection, qui estoit pour lors tant dans le dict village de Diminassy que maison du dit tuteur, et d'autant que la dicte maison, meuble et papier ont ester parfumez par plusieurs et diverses fois...*

On trouve dans l'église paroissiale actuelle de ce village une statue de saint Roch en plâtre, datant très vraisemblablement du 19^e siècle. Le saint est représenté avec des coquilles Saint-Jacques sur l'épaule droite et un bâton et unealebasse dans la main gauche.

7 - La chapelle de Sauvain :

Une chapelle apparaît sur la carte de Cassini, sous le vocable de Saint-Roch. Sur la carte du canton de Saint-Georges-en-Couzan de l'*Atlas cantonal* datant de 1886, cette chapelle n'apparaît plus. Il n'en est fait aucune mention dans *La France par cantons et par communes* de Théodore Ogier.

Un document conservé dans les registres paroissiaux de ce village, nous informe sur la véracité de l'existence de cet édifice, ainsi que sur la date de son érection et sur les cérémonies qui se déroulèrent pour son inauguration. Il semble intéressant de retranscrire ce document dans son intégralité et son intégrité orthographique :

La Chapelle du Calvaire lieu ou du temps de la Peste on disoit la Ste M Et ou furent enterrés les Pestiférés.

Cette Chapelle a été batie en 1739.

Elle a Eté benie le jour de rameaus dixième d'avril 1740.

la premiere Messe y a ete celebrée solennellement par Mre Valezy²² curé de St Just en Bas homme du merit singulier et Estimé generalement par sa profonde Doctrine son Zele incomparable et sa piété exemplaire lequel y a fait un Discours pendant la Ste Messe, et a l'issue y a créé les Royaume alhonneur de st Roch

²⁰ Cf. "A propos du nom Grossat", S. Prajalas, n°104 de *Généalogie et Histoire*, 1^{er} trimestre 2000.

²¹ Aujourd'hui Diminasse.

²² Pierre Valezy fut curé de Saint-Just-en-Bas de 1729 à 1760.

Royaume

Le Roy a Ete Baptiste Durand fils a Baptiste Durand marchand du Bourg de Sauvain ..3 £

La reine a Eté Antoinette hatier fille a Antoine hatier marchand du bourg 44 s²³

Le Dauphin Antoine Durand fils dudit baptiste Durand 40 s

La Dauphine mathon fille a André mathon de Montagu30 s

D'après ce document, il semble que cette chapelle, même si elle était dénommée sous le terme de *chapelle du calvaire*, était bien dédiée à saint Roch. En outre, sa date d'érection (1739) semble beaucoup plus tardive que l'épidémie de peste qu'elle commémorait, comme semble indiquer la phrase... *lieu ou du temps de la peste...*

En plus des cérémonies religieuses, une manifestation plus profane, désignée sous le nom de royaume, semble avoir accompagné l'entrée en fonction de ce lieu de culte. L'abbé Jean Canard, nous renseigne sur ce qu'étaient les cérémonies du royaume²⁴.

Ce genre de réjouissances est fort ancien en Forez, puisqu'il est attesté en 1532, à Saint-Just-en-Chevalet. Les titres attribués lors de ces cérémonies étaient mis aux enchères. Le candidat "élu" était l'enchérisseur le plus offrant. Le produit des enchères revenaient aux marguilliers pour couvrir les frais de la cérémonie. Alors que dans les époques les plus anciennes, les proclamations se faisaient au prône de la messe, après 1670, et suite à l'intervention de l'archevêque de Lyon, les cris et enchères ne se firent plus qu'après le rituel religieux (*pendant la Ste Messe, et a l'issue y a créé les royaumes alhonneur de st Roch...*²⁵).

Jean Canard note que *la noblesse et la bourgeoisie n'intervenant pas dans ces mises de fonds (si ce n'est à titre gracieux), la désignation des héros de la fête conservait son caractère populaire...* Il était de règle qu'un roi et une reine (inséparables dans leur rôle) ne pouvaient présider qu'une seule journée.

Ce genre de cérémonies existe toujours de nos jours, comme à Charlieu pour la fête de Notre-Dame de septembre de la corporation des tisserands²⁶.

Le cas du royaume de Sauvain se distingue de tous les autres cas cités par l'abbé Canard par le fait que l'on trouve, en plus du roi et de la reine, un dauphin et une dauphine.

On trouve, dans l'église paroissiale de ce village, une statue en bois représentant saint Roch, accompagné d'un chien, et portant bâton et calebasse.

8 - La chapelle de Courreau

Elle fut construite en 1578, par un sieur Louis Bergier qui régla les clauses du devis par acte du 22 septembre de la même année.

Cette chapelle fut consacrée, par Messire Jacques Mestre, suffragant de Lyon, qui la dédia à saint Roch, sainte Geneviève et sainte Barbe.

Messire Plagneux y fit placer une cloche du poids de 250 livres (en 1726, elle fut refondue aux frais des héritiers Plagneux). Pendant onze ans, le fondateur y célébra la messe, jusqu'à l'époque de son décès, en 1591. Par son testament reçu par Maître Monate, il légua cette chapelle à sa famille. Dans cet acte il stipula que dans le cas où cet édifice serait interdit ou tomberait en

²³ sols.

²⁴ J. Canard, *Folklore Chrétien*, 1952.

²⁵ Cf. *supra*.

²⁶ *Très répandue sous l'Ancien Régime cette tradition [des royautés] consiste à vendre chaque année, aux enchères, des charges royales destinées à des enfants de quatre à six pas. Le temps d'une journée, un roi, une reine, un dauphin et une dauphine président les différentes cérémonies.*(extrait du journal *Paysans de la Loire* du 1^{er} septembre 2000).

ruine, la cloche devait appartenir à l'église paroissiale de Saint-Bonnet-le-Courreau. Afin de pourvoir au service du culte, il établit une rente qui fut affectée et imposée sur un pré dit *du Clou*. le testateur légua, en outre, une pension perpétuelle qui lui était payé par un sieur Martin de Chavanne.

Par un acte du 8 novembre 1651, Messire Pierre Durand, curé de Champdieu, donna, pour l'entretien de la chapelle de Courreau, un pré qu'il avait acquis des héritiers Forestier.

En 1687, sur les plaintes du pasteur de la paroisse, on établit des fossés autour des murs, pour assainir ce petit monument qui attirait un grand concours de fidèles.

En 1740, Messire Jean Démier, alors curé de la paroisse, ayant cessé de célébrer les offices habituels, sous le prétexte que le jour de la Saint-Roch les habitants se réunissaient plutôt pour se livrer à la débauche et à l'ivrognerie que pour intercéder le ciel, une plainte fut déposée à l'archevêché. Une instruction eut lieu et eut pour résultat la réhabilitation des offices en 1742.

En 1762, un sieur Plagneux ayant voulu vendre la cloche et les vases sacrés, Messire Démier et les marguilliers de la paroisse présentèrent une requête au bailli du Forez. Une ordonnance (signée de Meaux) enjoignit au spoliateur de rendre les objets enlevés et de faire toutes les réparations nécessaires à la chapelle.

Au moment de la Révolution, tous ces objets précieux furent soigneusement cachés et en 1802, il furent restitués avec empressement.

En 1838, M. Catet, vicaire général, faisant une inspection des églises, visita cette chapelle et la trouvant en mauvais état l'interdit provisoirement.

En 1864, Mario Prost²⁷ notait qu'on y célébrait encore la messe et l'on continuait de s'y rendre en procession chaque année.

Ceci était encore vrai en 1892, lorsque les membres de la Diana visitèrent cette chapelle lors de leur excursion à Montbrison, Essertines, Châtelneuf, Sauvain et Saint-Bonnet-le-Courreau, puisque Thomas Rochigneux note dans le compte rendu de cette excursion que cette chapelle.. *est un but de pèlerinage fréquenté particulièrement aux époques de grandes sécheresses. On y vient alors processionnellement de Saint-Bonnet demander la pluie et l'affluence des pèlerins même de paroisses relativement lointaines y est parfois énorme. Ce qui fait la réputation de ce pèlerinage c'est qu'on ne sache que la prière des foules accourues en ce lieu soit jamais restée sans effet ; des témoins dignes de foi ont même assuré que le plus souvent paroissiens et bannières revenaient trempés, peu ou prou, à leur point de départ...*²⁸

Cette chapelle possède des dimensions harmonieuses. On trouve du côté occidental une sorte de *gallinière* fermée sur ses faces nord et ouest par des murs identiques dans leur conception au reste de l'édifice.

On voit saint Roch représenté sur les vitraux du chœur de l'église paroissial de Saint-Bonnet-le-Courreau. Il est accompagné d'un chien tenant un pain dans sa bouche. Il porte des coquilles Saint-Jacques sur son épaule gauche et un bâton et une calebasse dans sa main droite. On trouve, en outre, une statue représentant ce saint dans la chapelle de Courreau

9 - Saint Roch pèlerin de Saint-Jacques :

Comme nous l'avons dit, saint Roch fut atteint de la maladie de la peste alors qu'il effectuait un pèlerinage en Italie. Or, dans l'iconographie, ce saint est représenté avec le attributs des pèlerins se rendant à Saint-Jacques-de-Compostelle²⁹. Ces attributs sont : le bourdon (ou bâton),

²⁷ M. Prost *Notice historique sur Saint-Bonnet-le-Courreau*, imprimerie Conrot, 1864, Montbrison, p. 137 à 139.

²⁸ *Bulletin de la Diana*, tome 7, p. 275-276.

²⁹ Lieu de dévotion se trouvant en Galice au nord-ouest de l'Espagne. Devenue siège d'un évêché au 9^e

la calebasse et les coquilles Saint-Jacques qu'il porte en sautoir sur sa tunique. Peut-on pour autant déduire que les édifices que nous avons évoqués dans ces quelques lignes étaient des étapes sur la route de Saint-Jacques-de-Compostelle ? Il est vrai, cependant, que l'on retrouve, parfois, la coquille représentée dans l'exemple, où l'on trouve une telle coquille sur l'un des socles qui servaient à supporter les statues décoration des églises paroissiales des villages que nous avons parcourus, comme à Saint-Just-en-Bas, par qui étaient placées sur le tympan du portail de cet édifice.

Le fait que le culte de ce saint soit très fréquent sur les routes de Saint-Jacques-de-Compostelle peut s'expliquer par le fait que les pèlerins redoutaient grandement d'être mis en contact avec cette épidémie, très contagieuse, durant le long chemin qu'ils devaient accomplir.

L'importance des signes de dévotion envers saint Roch qui existent, ou existaient, dans le canton de Saint-Georges-en-Couzan montrent combien ce saint était vénéré dans ce canton des monts du Forez, et par la même la terreur qu'inspiraient les maladies contagieuses aux 17^e et 18^e siècles.

Il est également intéressant de noter que l'édifice ayant été construit le plus tardivement (à Sauvain) soit la seule chapelle à avoir aujourd'hui disparu (et ce, tant sur le plan matériel que dans la mémoire collective).

Stéphane Prajalas



- o Représentations iconographiques de saint Roch
- Lieux de culte dédiés à saint Roch

Le culte de saint Roch dans le canton de Saint-Georges-en-Couzan

siècle, *Santiago de Compostela* attira des foules immenses de pèlerins venus de toute l'Europe. Cette ville fut également le siège d'une université fondée en 1532.

Un anoblissement au 17^e siècle¹

En 1696, un édit d'anoblissement de 500 personnes, du roi Louis XIV, va distinguer un marchand bourgeois de Saint-Etienne, Thomas Blachon². Moyennant la somme de 6 000 livres³, il était déclaré noble avec tous les avantages que cela comportait. C'était un moyen pour le roi de récupérer des fonds pour la poursuite de la guerre qui coûtait de plus en plus cher⁴.

Les revenus du roi Louis XIV

Il percevait les impôts, diverses taxes et cherchait par tous les moyens licites ou illicites à se procurer de l'argent. Au 17^e siècle, les impôts royaux étaient encore perçus comme des contributions exceptionnelles. Dès leur création, on pensait qu'elles seraient provisoires. Le procédé n'a pas changé aujourd'hui !

Les impôts directs :

La taille, créée en 1436 par le roi Charles VII (1422-1461), devait remplacer la taille seigneuriale. Lorsque le roi assura la protection de ses sujets, elle devint perpétuelle. Le conseil du roi la fixait chaque année et la répartissait entre les généralités, sur les rapports des intendants par le brevet de la taille. Sous Louis XIV, elle était affermée à 5 fermiers généraux (les 5 grosses fermes) et rapportait toujours de plus en plus : de 9 millions de livres, sous François 1^{er}, elle devait atteindre 60 millions de livres à la fin du règne de Louis XIV.

La taille était réelle en Forez, c'est-à-dire payée sur les terres. Elle était injuste et inégale. Les terres nobles ne la payaient pas. Ce qui fait qu'un laboureur propriétaire d'une terre noble était exempté et qu'un noble, possédant un bien roturier, la payait ! Le clergé avait racheté la taille par un don annuel.

Sous Henri IV, elle produisait 60 % des revenus de l'Etat, sous Louis XIV, 40 % seulement⁵. Mais comme elle ne suffisait pas à couvrir les dépenses, on créa, en 1695, la capitation, comme impôt extraordinaire des guerres. Supprimée en 1698, elle fut rétablie en 1701 et resta ! Elle était perçue sur tous les sujets. Ceux-ci étaient taxés pour une somme fixe qui allait de 20 000 livres pour le dauphin à 20 sols par an. Le clergé parvint à la racheter.

En 1710, un autre impôt extraordinaire fut levé par Louis XIV : le dixième. Il réclamait 1/10^e des revenus des sujets. Supprimé, cet impôt réapparut sous la forme du vingtième en 1749. Il atteignait les nobles et les bourgeois qui échappaient à la taille.

Les impôts indirects : ce sont des taxes sur les produits :

- La gabelle, impôt sur le sel, créée en 1342 par Philippe VI de Valois (1328-1350). Elle était répartie très inégalement sur les régions et de façon très complexe. Elle

¹ D'après une copie de documents par M. Testenoire (archives Thiollier, boîte Villeboeuf).

² Thomas Blachon (1640-1705), héritier de son père, Jean Blachon, des domaines de Barjac et de Villeboeuf (quartier de Saint-Etienne, au début du cours Fauriel), eut deux fils : Antoine Blachon et Jean Joseph Blachon (mort avant 1727).

³ Ce qui fait au total pour le roi la coquette somme de 3 millions de livres ! Mais c'était moins cher que d'acheter une charge de secrétaire du roi anoblissante qui valait de 30 000 à 50 000 livres.

⁴ 1695-1696 : campagne contre le duc de Savoie ; 1688-1697 : guerre de la ligue d'Augsbourg contre l'Espagne et l'Empire. Cette dernière se termina par la paix de Ryswick (9 mai 1697) où Louis XIV abandonna toutes ses conquêtes précédentes sauf la ville de Strasbourg.

⁵ Daniel Dessert, *Argent, pouvoir et société au grand siècle*, 1984. p. 18.

donnait lieu à des fraudes importantes et à un commerce de contrebandiers : les faux-saulniers. Cet impôt souleva de gros problèmes et une répression féroce⁶. Le Forez était un pays de petite gabelle. La vente du sel était assurée par les greniers à sel, mais la consommation était libre.

- Les aides étaient des taxes sur les boissons et sur les produits.
- Les traites étaient des taxes sur la circulation des produits.

Tous ces impôts étaient affermés à des financiers qui les percevaient avec bénéfice et en reversaient le montant au trésor royal. Il y avait de nombreuses contestations et de temps en temps les fermiers étaient accusés de s'être trop servis sur le montant de ces taxes.

Mais les rentrées d'argent restaient très insuffisantes, surtout en période de guerres. Aussi le roi avait-il recours à des moyens plus ou moins licites pour se procurer les fonds nécessaires :

- L'emprunt, sous la forme de constitutions de rentes à 8,3 % (au denier 12) au début du règne et à 4 % (au denier 25) à la fin. Colbert créa 10 rentes assignées sur les fermes des Aides, de la gabelle et des 5 grosses fermes⁷. Souvent les rentes se transformaient en emprunts forcés. Les sujets étaient réticents pour les souscrire. Par exemple, on va "attribuer", en 1710, 600 000 livres de rentes (12 millions de livres) aux personnes qui avaient acquis la noblesse en 1696 et en 1702 pour être confirmées dans leur droits, malgré les assurances données par le roi. En 1711, le roi va aussi obliger les financiers à "souscrire" pour 600 000 livres de rentes.
- Les réformations des louis d'or et des écus d'argent⁸ (8). L'écu d'argent avait été créé par Louis XIII en 1641. Il était émis pour valoir 3 livres ou 60 sols. Louis XIV va frapper l'écu à la mèche courte en 1643 pour 60 sols. Mais le cours de l'écu va varier tout au long du règne. Le roi va refrapper les écus d'argent 4 fois en récupérant à chaque sur-frappe quelques sols de bénéfice. Toutes ces manipulations d'argent avaient rapporté des millions de livres au trésor, car chaque année les ateliers monétaires fabriquaient des millions de pièces. La même opération était faite sur le louis d'or⁹.
- Le dédoublement et la création d'offices ou de charges. Le dédoublement consistait à doubler, tripler ou quadrupler une charge à l'échéance de son titulaire. On obtenait des offices alternatifs, triennaux ou quadriennaux, achetés par des personnes différentes, mais assurés tous les 2, 3 ou 4 ans. Souvent le "bénéficiaire" de ces offices était obligé d'avancer 2, 3 ou 4 fois le prix pour que leur office ne perde pas de sa valeur, à cause du nombre des titulaires. Les ventes de fermes avaient été d'un gros rapport. Les 5 grosses fermes se négociaient à plusieurs millions de livres. Elles étaient soumissionnées par plusieurs financiers. De plus, en 1672, on créa une ferme des messageries et des postes, en 1674, une ferme des tabacs et en 1675, une ferme du domaine d'occident (?)¹⁰ ! Les charges et offices étaient vendus un bon prix. En 1694, la charge de lieutenant général d'épée

⁶ Sous Louis XIV, chaque année on dénombrait 4 500 saisies à domicile, 10 000 sur les routes et les chemins et 200 condamnations aux galères. Pour une histoire de sel !

⁷ Dessert, *op. cit.*, p.708.

⁸ Procédé consistant à frapper une monnaie à un nouveau type sur un flan de même poids et de même titre déjà monnayé. Les nouvelles empreintes ne cachaient pas toujours les anciennes et on pouvait apercevoir quelques détails de la gravure de la pièce plus ancienne. Par exemple sur un écu aux insignes de 1701, on peut voir une palme de l'écu aux palmes de 1694 qui avait été utilisée une nouvelle fois. Les écus refrappés plusieurs fois étaient de plus en plus écrasés et leur diamètre passait de 39 mm à 44 voire 47 mm. Les écus étaient de plus en plus abîmés par ces différentes manipulations.

⁹ Thiliez, "Les écus de Louis XIV, flans neufs et réformations" dans *Numismatique et Change*, n° 169, janvier 1988.

¹⁰ Dessert, *op. cit.* p. 148.

de Lyon valait 50 000 livres, celle de lieutenant particulier, 30 000 livres, l'office d'assesseur criminel, 40 000 livres. Une charge de secrétaire du roi, anoblissante, valait de 30 000 à 50 000 livres. La charge de receveur des finances de Lyon va varier de 100 000 livres en 1653 à 322 614 livres en 1715¹¹.

Et pourtant le roi avait de plus en plus besoin d'argent

*

* *

1) Edit du roi portant ennoblissement de 500 personnes dans le royaume, donné à Versailles au mois de mars 1696, enregistré au Parlement.

Louis par la grâce de Dieu, Roy de France et de Navarre, à tous présents et à venir, salut.

Si la noble extraction et l'antiquité de la race qui donnent tant de distinction parmi les hommes n'est que le présent d'une fortune aveugle, le titre et la source de la noblesse est un présent du prince qui scait récompenser avec choix les services importants que les sujets rendent à leur patrie.

C'est ce qui nous a fait prendre la résolution d'accorder cinq cents lettres de noblesse dans notre royaume, pour servir de récompense à ceux de nos sujets qui, en les acquérant pour une finance modique, contribueront à nous fournir les secours dont nous avons besoin pour repousser les efforts obstinés de nos ennemis.

A ces causes et autres à ce nous mouvans et la nostre certaine science, pleine puissance et autorité royale, nous avons par le présent édit perpétuel et irrévocable, anobli et ennoblissons dans notre royaume, pays, terres et seigneuries de notre obéissance, le nombre de cinq cents personnes qui seront choisies parmi ceux qui se sont le plus distingués par leurs mérites, vertus et bonnes qualités, et seront préférés ceux qui par les emplois et les charges qu'ils auront exercés ou qu'ils exercent, se sont rendus recommandables et dignes d'être élevés à ce degré d'honneur et de distinction, mesmes les négociants et les marchands faisant commerce en gros qu'ils pourront continuer sans déroger à ladite qualité de noble¹².

A chacun desquels nous ferons expédier nos lettres particulières d'ennoblissement, qui seront enregistrées dans nos cours de Parlement, chambre des comptes, cours des aydes et bureaux de nos finances, mesme aux greffes des bailliages, sénéchaussées et élections où les impétrants seront domiciliés.

De tous lesquels enregistrements les frais seront modérément taxés par arrêt de nostre conseil. En vertu desquelles lettres voulant qu'ils soient tenus, censés et réputés pour nobles, ensemble, leurs enfants et postérité, nés ou à naistre en loyal mariage, tout ainsi que s'ils étaient issus de noble et ancienne extraction et comme tels ils soient honorés et respectés dans tous actes, assemblées et occasions et qu'ils puissent prendre la qualité d'écuyers et parvenir au degré de chevalerie et autre réservés à nostre noblesse, jouir et user de tous les honneurs, franchises, prérogatives, privilèges, prééminences, libertés, exemptions et immunités dont jouissent les autres nobles de notre royaume sans distinction.

Comme aussi qu'ils puissent acquérir, tenir et posséder tous fiefs, terres et seigneuries, de quelques titres et qualités qu'elles soient. Nous leur permettons de porter armoiries timbrées qu'elles seront réglées par notre juge d'armes de France, qui seront empreintes et blasonnées dans nos lettres d'ennoblissement.

A la charge de vivre noblement sans déroger à ladite quotité, et de nous payer les sommes auxquelles ils seront modérément fixés en nostre conseil par les rolles qui y seront arrêtés sur les

¹¹ Dessert *op. cit.*

¹² Les nobles n'avaient pas le droit d'exercer un emploi dans le commerce et l'industrie car c'était déroger au droit de noblesse. Ils perdaient ainsi tous leurs privilèges. Le roi avait tellement besoin d'argent qu'il n'hésitait pas à autoriser des nobles à faire du commerce !

quittances du garde de notre trésor royal en exercice, qui leur seront délivrées, sans que lesdits ennoblissements puissent être par nous et nos successeurs supprimés ni révoqués, ni sujets à aucune taxe pour en confirmer, attendu la finance qu'ils nous payent dans les besoins pressant pour lesquels nous accordons.

Donné à Versailles, au mois de mars de l'an de grâce 1696 et de notre règne, le 53^e, signé LOUIS, visa Boucherot. Par le Roy, Phelipeaux.

*Scellé au grand sceau de cire verte.
Enregistré au Parlement, le 20 mars 1696.
signé Dongois.*

2) Du 3 avril 1696, arrest du conseil d'état du Roy qui fixe les lettres de noblesse à la somme de 6 000 livres et exempte du ban et arrière-ban pendant 2 ans ceux qui en auront obtenu.

3) Du 22 décembre 1696

Quittance par Jean-Baptiste Brunet, conseiller du Roy, garde de son trésor royal.

A Thomas BLACHON de Saint-Etienne en Forest de 6 000 livres¹³ pour finance de lettres de noblesse.

4) du 4 février 1697

Lettres de noblesse données et signées par Louis XIV à Versailles.

Comme nous avons pleinement été informés de la famille, des vertus et des bonnes qualités de nostre cher et bien aimé Thomas BLACHON, de Saint-Etienne en Forest, nous l'avons signée pour l'un desdits 500 annoblis par nostre dit édit, ainsy qu'il est convenu par l'état arrêté en nostre conseil le 18 décembre de l'année dernière.

Au milieu des lettres sont peintes les armes réglées plus tard par d'Hozier.

5) 26 mars 1697.

Arrest du conseil d'Etat rectifiant l'erreur d'omission d'un L au nom de BLACHON.

6) Juillet 1697

Nouvelles lettres de noblesse données et signées par Louis XIV à Versailles à Thomas BLACHON à Saint-Etienne en Forest.

Mêmes armes peintes au milieu des lettres. Grand sceau de cire verte. Signé : Boucherot.

*Enregistré en la chambre des comptes, le 30 août 1697,
au Parlement, le 17 août 1697,
en la cour des aydes, le 6 septembre 1697.*

Registrés ensemble, la quittance de finance et le règlement d'armoiries du sieur BLACHON, au registre des insignations de la sénéchaussée de Saint-Etienne, suivant l'ordonnance de ce jour d'hui 30 octobre 1697. signé : Boeuf.

7) 9 septembre 1697.

Règlement d'armoiries par Charles d'Hozier, conseiller du Roy, généalogiste de sa maison, exerçant l'office de juge d'armes de France, ex chevalier de la religion et des ordres militaires de Saint-Maurice et de Saint-Hozon de Savoie.

Pour le sieur Thomas BLACHON, de Saint-Etienne en Forest,

Un écu d'azur à un dextrochère d'or mouvant du flanc dextre de l'écu, et tenant en sa main trois épis de blé d'or ; au chef de gueules, chargé de trois étoiles d'argent".

¹³ Pour avoir une idée de ce que représentait cette somme de 6 000 livres, à cette époque (fin du 18^e siècle), on pouvait vivre petitement avec 200 livres de revenus. On payait un journalier 5 sols par jour. Un maître d'école touchait 150 livres par an ; un ouvrier maçon, 14 sols par jour ; un manœuvre, 12 sols (1 livre valait 20 sols).

Cet écu est timbré d'un casque de profil, orné de ses lambrequins d'or et d'azur, d'argent et de gueules¹⁴.

8) 16 mars 1697.

Quittance par Charles de la Cour de Beauval à Thomas BLACHON.

600 livres pour le paiement des 2 sols pour livre de la finance de 6 000 livres suivant le rolle arrêté au conseil d'état du 27 août 1696.

9) 23 novembre 1705¹⁵.

Quittance de Jean de Turmanges de Nointel, conseiller du Roy, garde de son trésor royal à Jean-Baptiste Joseph BLACHON et Antoine BLACHON, fils de Jean, acquéreurs des lettres de noblesse créées par l'édit de mars 1696, de 3 000 livres pour laquelle somme il a été compris au rolle arrêté au conseil le 11 novembre 1704, pour jouir par lesdits BLACHON de 150 livres de rente créées par l'édit du mois d'octobre 1704¹⁶.

10) 10 décembre 1705.

Quittance pour Louis Clouet, bourgeois de Paris, chargé du recouvrement de la finance provenant de l'exécution des édits d'octobre 1704 à Jean-Baptiste Joseph BLACHON et Antoine BLACHON, de 300 livres pour les 2 sols pour livre des 3 000 livres.

11) 3 décembre 1706.

Enregistrement et confirmation des lettres de noblesse accordées à Thomas BLACHON.

Au bureau des finances de la généralité de Lyon.

On peut voir dans ces documents qu'une administration efficace avait été mise en place au 17^e siècle et qu'elle fonctionnait parfaitement. Il est remarquable de penser qu'une simple erreur de lettre dans un document officiel pouvait déclencher un arrêt du conseil d'Etat¹⁷.

Thomas BLACHON avait soigneusement gardé l'édit du Roy, la quittance de 6 000 livres réglées au trésor royal, les lettres de noblesse signées par Louis XIV à Versailles (avec une erreur BACHON au lieu de BLACHON), l'arrêt du conseil d'Etat rectifiant cette erreur, les nouvelles lettres de noblesse, le règlement d'armoiries par Charles d'Hozier, la quittance de 600 livres pour la taxe, une quittance de paiement de 3 000 livres par ses fils, de la quittance de 300 livres et enfin, en décembre 1706, l'enregistrement des lettres de noblesse accordées à Thomas BLACHON par le bureau des finances de Lyon, dix ans après.

Thomas BLACHON, qui avait acheté le domaine de Villeboeuf à Saint-Etienne pouvait ainsi se faire nommer Thomas BLACHON de VILLEBOEUF. On peut aussi comprendre comment un anoblissement pouvait servir à renflouer les caisses de l'Etat.

Roger Faure

¹⁴ Le cimier était fixé au casque par une calotte de cuir, la jointure était masquée par une bande d'étoffe enroulée, le tortil dont les bouts ou lambrequins flottaient au vent.

¹⁵ Thomas BLACHON était mort au cours de l'année 1705.

¹⁶ Il s'agit d'un emprunt forcé, décidé par Louis XIV, pour confirmer les droits des personnes ayant acquis la noblesse en mars 1696. Le pouvoir cherchait toujours à leur soutirer de l'argent.

¹⁷ Sous Louis XIII, le conseil du Roi avait été partagé en 4 conseils :

- Le conseil d'Etat ou d'en haut s'occupait des affaires de guerre et des instructions secrètes du roi,
- Le conseil des dépêches contrôlait les intendants et les décisions des juridictions spéciales,
- Le conseil des finances s'occupait de la maison royale et du fisc,
- Le conseil des parties était chargé des règlements de juges, d'exécution des édits et de la cassation des arrêts des cours souveraines.

1851 : Quand les métiers battaient à Sainte-Eugénie (Moingt)

Habité depuis l'Antiquité, le site de Sainte-Eugénie, à Moingt, a connu des occupations très variées. Thermes d'une petite ville gallo-romaine puis prieuré bénédictin dépendant de la Chaise-Dieu, il est vendu comme bien national à la Révolution. De 1804 à 1821, il abrite les moniales de Sainte-Claire qui ont reconstitué leur communauté. Ensuite la chapelle et les bâtiments du prieuré servent à diverses activités avant de devenir une habitation particulière¹⁸. En 1851, il y eut notamment une tentative pour installer à Sainte-Eugénie un atelier de tissage.

Cette entreprise ne prospéra pas, cependant elle avait reçu, semble-t-il, un excellent accueil et soulevé beaucoup d'espérances. En effet, alors que Saint-Etienne connaissait un plein essor industriel, sa rivale, Montbrison encore chef-lieu du département¹⁹ pour peu d'années, restait désespérément une petite ville endormie.

Les articles que le *Journal de Montbrison*²⁰ consacre à cette implantation sont pleins d'intérêt. Nous y découvrons la silhouette d'un gentilhomme d'une vieille et illustre famille, celle des de Jussieu, qui ne craint pas de déroger en faisant des affaires. On évoque aussi l'entreprise patriarcale qui était alors considérée comme un modèle. Enfin il s'agit d'un hymne enflammé à la gloire du progrès et de l'industrie.

*
* *

Installation des métiers à tisser à Sainte-Eugénie

Au cours du premier semestre de l'année 1851, un atelier de tissage est installé dans le vieux prieuré qui est alors la propriété de M. Goutorbe. M. de Jussieu fait confectionner sur place des métiers qui utilisent *les bois du pays, les bras d'hommes du pays*.

Douze métiers battants sont d'abord montés et M. de Jussieu prévoit à cours terme d'en quadrupler le nombre. Dans une autre partie de l'établissement on installe des métiers Jacquard, probablement sous les vénérables voûtes de la chapelle qui offre une hauteur convenable pour des métiers très hauts. Ils permettront de faire des rubans ouvragés.

Cependant M. de Jussieu entend surtout fabriquer *des rubans simples d'un placement assuré*. La grande difficulté dans l'industrie du tissage est, en effet, l'irrégularité de la demande qui cause des périodes de crise avec baisse des prix et chômage. La production est très dépendante de la mode aussi l'industriel pense-t-il, qu'avec un produit très courant, la vente sera assurée.

Montbrison et l'ère industrielle

Cette installation d'une petite industrie est bienvenue. La ville et Montbrison et ses communes satellites de Moingt et de Savigneux sont alors en quasi-stagnation sur le plan

¹⁸ En 1874, résidence de Mme veuve Courtin de Neubourg .

¹⁹ Le transfert de la préfecture à Saint-Etienne intervient le 1^{er} janvier 1856.

²⁰ *Journal de Montbrison*, le 15 mai 1851, n°1225 et *Journal de Montbrison*, le 22 mai 1851, n°1226.

démographique et économique tandis qu'à Saint-Etienne, l'industrialisation bat son plein. L'agglomération stéphanoise se développe alors rapidement (78 189 habitants à Saint-Etienne en 1851 ; 99 677 en 1856) tandis que Montbrison dépasse péniblement 8 000 habitants²¹, Moingt et Savigneux restant de modestes villages.

Aucun établissement industriel un peu important, pas de raccordement au réseau ferré lui-aussi pourtant en pleine expansion (il faut attendre le 12 juillet 1866 pour que soit inaugurée la gare), Montbrison passe vraiment à côté de la révolution industrielle.

Michel Bernard, le rédacteur du *Journal de Montbrison*, salue donc cette - modeste - implantation industrielle avec beaucoup d'espoir :

*Au milieu de l'activité industrielle qui est la vie nouvelle, et qui a enfanté tant de prodiges autour de nous, Montbrison est resté étranger à ce mouvement... Nous ne rêvons pas, pour notre pays, le régime de ces fourmilières de misère où les fabriques absorbent dans des travaux abrutissants et exagérés les populations qu'elles enlèvent aux champs ; mais nous avons toujours vivement souhaité voir implanter chez nous ces industries, ces métiers qui pourraient s'allier avec la constitution agricole de l'arrondissement.*²²

Ces réflexions sont intéressantes car elles reflètent bien l'opinion qui prévalait alors à Montbrison, petite ville bourgeoise, où l'on craignait les concentrations ouvrières et les idées "dangereuses" qu'elles pouvaient générer.

M. Bernard, toujours un peu moralisateur, pense que les industries implantées de façon diffuse avec des ateliers de modeste taille *occuperaient les jeunes gens dont les tristes loisirs se perdent même sans profit pour les cabaretiers et les cafetiers, dont ils fréquentent les établissements, mais dont ils ne paient pas toujours les comptes...*

Les bienfaits d'une entreprise patriarcale

Tout est donc parfait dans les réalisations de M. de Jussieu. Aussi, le journaliste s'empresse-t-il de visiter la nouvelle manufacture. Il y a déjà quelques ouvriers, dont des enfants de Moingt, ce qui le réjouit grandement : *Déjà quelques familles de la localité ont pu profiter de cette création et faire recevoir leurs enfants dans les ateliers de M. de Jussieu.*

Sans doute ces enfants ont-ils l'âge légal pour être employés ? Rappelons que depuis 1841, une loi avait interdit le travail des enfants de moins de huit ans dans les fabriques jugées "dangereuses ou insalubres"²³. Mais, visiblement, Michel Bernard ne craint rien pour eux : *l'empressement des parents est d'autant mieux justifié qu'en donnant un état à leurs enfants, ils les placent dans une maison où règne la moralité, où ils prendront le goût du travail, sous la bonne direction, sous la surveillance d'un bon père et d'une bonne mère de famille.*²⁴

Selon lui, il s'agit d'une entreprise vraiment patriarcale et le vénérable couvent de Sainte-Eugénie, qui avait été pendant quelques années l'asile des moniales de Sainte-Claire, revit, en devenant une petite ruche :

C'est en effet un spectacle admirable que celui de cette maison, longtemps refroidie dans le calme du tombeau, tout à coup occupée et animée par une petite colonie laborieuse, encouragée au travail, à la bonne vie, par l'attachant tableau qu'offre l'intérieur de famille de son

²¹ 8 047 habitants (recensement de 1851) ; seulement 6 475 en 1866, dix ans après le départ de la préfecture.

²² *Journal de Montbrison*, le 15 mai 1851, n°1225.

²³ Le texte prévoyait une durée de travail de huit heures pour les enfants de huit à douze ans, de douze heures ensuite mais divers amendements en limitaient la portée. Le corps des inspecteurs du travail, créé par cette même loi, ne fut effectivement mis en place qu'en 1874, "Travail des enfants", *Encyclopædia Universalis*.

²⁴ *Journal de Montbrison*, le 15 mai 1851, n°1225.

honorabile chef, par l'ordre avec lequel tout a été disposé, à Sainte-Eugénie, dans les ateliers et même dans l'exploitation horticulaire²⁵ du petit domaine attenant au couvent...²⁶

Des fleurs et des fruits autour de la manufacture ! Michel Bernard, qui est secrétaire et trésorier de la *Société d'agriculture de Montbrison* et syndic d'honneur de la *Société d'horticulture*²⁷, est sensible à ce détail. Un peu le paradis terrestre, en somme, autour des métiers à tisser...

*
* *

Les de Jussieu : une famille de botanistes distingués

L'industriel qui installe des métiers à Sainte-Eugénie *porte*, dit Michel Bernard, *un nom dont se sont honorablement recommandés les membres de sa famille qui ont voulu suivre des emplois publics*. Les de Jussieu, dont les armes étaient : *vairé d'argent et de gueules ; au chef d'azur, chargé d'un soleil d'or*, sont issus d'une famille de notaires de Bessenay dans les monts du Lyonnais²⁸. Plusieurs de ses membres se sont illustrés dans le domaine scientifique, notamment la botanique, et ont exercé des charges importantes : au Jardin du roi, au Muséum, dans le corps préfectoral (voir encadré).

Les de Jussieu de notre région descendaient de Bernard-Pierre de Jussieu (né en 1751)²⁹ et de ses fils : Laurent-Pierre de Jussieu (1792-1866) maître des Requêtes au Conseil d'Etat, député et Christophe-Alexis, né en 1802 à Lyon, préfet, directeur général de la police, mort le 25 octobre 1865 au château de Beauvernay, près de Roanne.

Antoine-Auguste-Alexis : professeur d'histoire bénévole

Antoine-Auguste-Alexis de Jussieu (que nous pensons être le fils de Laurent-Pierre) est chargé par son père d'installer et de diriger la nouvelle fabrique de ruban. C'est, lui aussi, un intellectuel. Peu de temps après son arrivée dans le Forez, il accepte d'assurer un cours d'histoire, public et gratuit, pour les Montbrisonnais qui seraient intéressés. Le docteur Rey, médecin montbrisonnais, se charge pour sa part d'un cours de géologie. Michel Bernard se réjouit de cette initiative philanthropique :

Nous voudrions voir nos jeunes gens prendre le goût des distractions intellectuelles qui élèvent l'âme, nous grandissent en augmentant la somme de notre instruction, qui sont une occupation de l'homme de loisir, qui réconfortent l'homme de travail et qui consolent celui à qui des épreuves sont imposées.³⁰

Le cours de géologie commence le lundi 26 mai 1851, à 6 h ½ (du soir), salle des attributions de la mairie de Montbrison. Celui de M. de Jussieu le lendemain 27, au même lieu et à la même heure. Nous ne savons pas si beaucoup de Montbrisonnais ont été intéressés.

²⁵ Horticole mais Michel Bernard préfère utiliser l'adjectif *horticulaire*.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ Cette société vient d'être créée (assemblée générale du 1^{er} septembre 1850). Elle subsiste encore aujourd'hui (2001) sous le nom de *Confrérie de Saint-Fiacre* ; cf. "La société des jardiniers de Montbrison (1850-2000)", *Village de Forez*, n° 83-84, octobre 2000.

²⁸ Cf. Emile Salomon, *Les Châteaux historiques du Forez* et Henri Matagrin, *L'état civil de la famille de Jussieu*, imp. Paul Charpin, Charlieu, 1904.

²⁹ Neveu des botanistes Antoine et Bernard et Joseph de Jussieu.

³⁰ *Journal de Montbrison*, le 22 mai 1851, n° 1226.

Merci aux Montbrisonnais

Heureusement surpris de l'accueil qui lui est fait à Montbrison et à Moingt, M. de Jussieu envoie une longue lettre de remerciements au rédacteur du *Journal de Montbrison* à la suite de la visite que ce dernier a bien voulu effectuer à Sainte-Eugénie :

Je suis heureux de venir, au nom de ma famille, vous remercier pour la bienveillante sympathie que vous avez bien voulu accorder à l'établissement industriel que mon père a fondé près de Montbrison.

Nous n'en avons pas été surpris, Monsieur : nous avons été prévenus, nous savions, dis-je, que toute œuvre philanthropique, que tout ce qui intéressait, à un degré quelconque, les sciences ou les arts, était bien venu près de vous...³¹

Le trident de Neptune est le sceptre du monde !

Après ces congratulations, il entonne un délirant hymne à l'industrie :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde !... L'industrie ! c'est aujourd'hui le corps, l'incarnation vivante du monde intellectuel. Aujourd'hui, de même que l'étude constante de notre âme, tend vers le perfectionnement, vers l'amélioration de l'état physique de notre corps, de même aussi les sciences, les arts même ne sont plus occupés que de cette pensée, ne visent plus qu'à ce but, l'accroissement, la réhabilitation, l'élévation de l'industrie.

L'industrie, en un mot, c'est la science, c'est l'art, c'est la poésie pratiqués, appliqués. La science, l'art, la poésie, renferment le bonheur théorique ; l'industrie, c'est le bien-être en action.³²

Nous sommes à l'époque où l'on élève des statues au commerce et à l'industrie, nouveaux dieux d'une pacifique révolution technologique qui ne va pas cependant sans de grandes souffrances dans les couches populaires : déracinement, misère, chômage, alcoolisme...

Un noble qui veut être utile

On sait que sous l'Ancien Régime, le fait d'exercer un métier, sauf celui de verrier, entraînait pour un gentilhomme la dérogeance, c'est-à-dire la perte de la qualité de noble. Mais les temps ont changé et les de Jussieu, qui appartiennent à la noblesse, ne craignent pas de se lancer dans l'industrie. Antoine-Auguste-Alexis explique cette nouvelle attitude :

Autrefois, lorsque les peuples étaient encore sous la plus impérieuse des dictatures, celle du préjugé, le commerce et l'industrie négligés, méprisés même, étaient abandonnés à ce qu'on appelait alors les vilains. Un noble, un homme de race, aurait cru déroger, à la dédaigneuse inertie, à l'ineptie superbe de ses ayeux, en s'appliquant à faire quelque chose d'utile. Mais il n'en est plus ainsi de nos jours...³³

Selon lui, la véritable noblesse est maintenant celle qui fait le plus de bien à la société.

Prière à tous les inventeurs

Dans un style grandiloquent – et amusant -, M. de Jussieu fils conclut sa missive en évoquant les mânes des grands inventeurs :

Salut à vous, Watt³⁴, Papin³⁵, Lavoisier³⁶, de Laplace³⁷, Vaucanson³⁸ et vous aussi, bonhomme Jacquard³⁹, salut ! Recevez d'un de vos apôtres les plus fervents, les actions de

³¹ *Journal de Montbrison*, le 15 mai 1851, n°1225.

³² *Ibid.*

³³ *Ibid.*

³⁴ Watt (James) (1736-1819) : ingénieur écossais, perfectionna la machine à vapeur.

³⁵ Papin (Denis) (1647-1714) : physicien français, inventeur de la machine à vapeur.

³⁶ Lavoisier (Antoine Laurent de) (1743-1794) : chimiste français, créateur de la chimie moderne.

grâces des populations industrielles reconnaissantes. Et si du haut de votre Elysée, vous n'êtes pas devenus tout-à-fait étrangers, tout-à-fait indifférents au sort de vos neveux, mettez un peu le nez à la fenêtre pour voir comment ils se comportent, et daignez souffler sur eux l'esprit sain⁴⁰, le feu sacré de votre génie.⁴¹

Après cette litanie, il demande à tous les nouveaux saints du progrès industriel de couvrir Montbrison de leurs bénédictions :

Nous recommandons particulièrement à votre sollicitude, ô grands hommes ! la bonne ville de Montbrison en Forez, que vous ne connaissez peut-être pas, et que vous ne trouverez peut-être sur les cartes statistiques des cités industrielles, mais qui y figurera peut-être un jour si vous daignez patronner l'homme courageux qui s'est fait l'apôtre de Jacquard dans le pays...

L'apôtre de Jacquard, n'est autre, bien sûr, que M. de Jussieu, père, qui a investi ses capitaux à Sainte-Eugénie de Moingt.

*
* *

Hélas, le grand Jacquard a détourné les yeux. L'industrie du textile n'a pas beaucoup prospéré dans la région montbrisonnaise. Sans doute cette implantation tombait-elle mal à propos. La rubanerie, globalement en progression de 1800 à 1850, a une production record en 1855 mais la situation se détériore dès 1856. Marasme et chômage s'installent jusqu'en 1870⁴². Le tout nouvel atelier de Sainte-Eugénie disparaîtra donc rapidement, victime de la crise.

Quant au vieux prieuré moingtais, après cet avatar, il est redevenu une maison particulière. Aujourd'hui, après avoir fait l'objet de fouilles archéologiques, il est bien vide, et assez désolé, en attendant une nouvelle destination.

Joseph Barou

³⁷ Laplace (Pierre Simon, marquis de) (1749-1827) : mathématicien, physicien et astronome français.

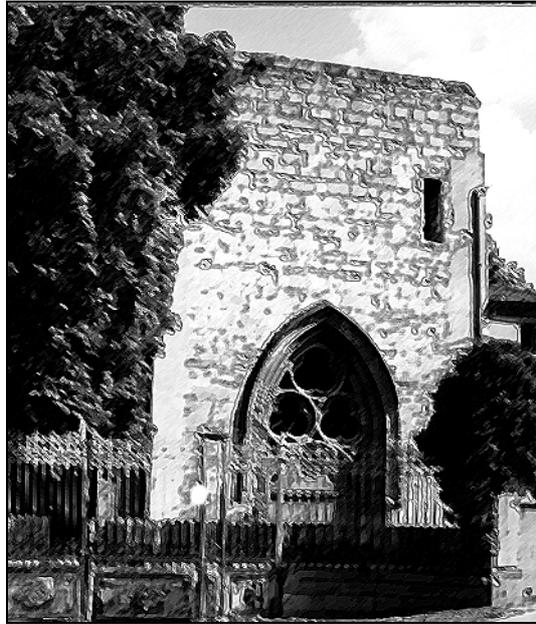
³⁸ Vaucanson (Jacques de) : mécanicien français, né à Grenoble, mort à Paris (1709-1782). Ses automates, le *Joueur de flûte* et surtout le *Canard* sont célèbres. Il avait formé une remarquable collection de machines et d'automates, dont quelques pièces figurent aujourd'hui au Conservatoire des arts et métiers.

³⁹ Jacquard (Joseph-Marie) (1752-1834) : mécanicien français qui mit au point un métier à tisser fonctionnant au moyen de cartes perforées.

⁴⁰ Il y a un jeu de mots avec *saint Esprit*.

⁴¹ *Journal de Montbrison*, le 15 mai 1851, n°1225.

⁴² Cf. Brigitte Reynaud, *L'industrie rubanière dans la région stéphanoise*, publication de l'université de Saint-Etienne, 1991, p. 24-36.



Chapelle Sainte-Eugénie en 1993 (cliché J. Barou)

Les de Jussieu, une famille de botanistes

Antoine de Jussieu (1686-1758) : né à Lyon, + à Paris, botaniste ; sur ordre du Régent, voyage en 1716-1717 pour "rechercher des plantes rares et utiles dans les Alpes, les Pyrénées, l'Espagne et le Portugal".

Bernard de Jussieu (1699-1777) : né à Lyon, + à Paris, frère du précédent, médecin, botaniste, professeur au Jardin des plantes à Paris.

Joseph de Jussieu (1704-1779) ; né à Lyon, + à Paris, frère des précédents, botaniste auteur d'une méthode naturelle de classification des plantes.

Antoine-Laurent de Jussieu (1748-1836) : neveu des précédents, médecin, botaniste, professeur au Jardin des plantes à Paris.

Adrien de Jussieu (1797-1853) : né et mort à Paris, fils d'Antoine-Laurent de Jussieu, botaniste.



Armes des de Jussieu

(Emile Salomon, *Les Châteaux historiques du Forez*)

Un déporté à Ellrich, de souche forézienne : Etienne Lafond Du souvenir de rescapé (1945) au devoir de Mémoire (2001)

A l'occasion de l'exposition *Mémoire des camps. Photographie des camps de concentration et d'extermination*, à l'Hôtel de Sully de Paris, au premier trimestre de 2001, Annette Wieviorka a considéré que l'histoire de la déportation *était aujourd'hui écrite dans ses grandes lignes*.¹ Les témoignages d'un seul déporté, Etienne Lafond, sur un seul camp, Ellrich, ne peuvent servir directement le point de vue de cette responsable de recherche au C.N.R.S., dans la mesure où la mémoire et l'histoire ne sont pas identifiables. A un moindre niveau, les dépositions écrites d'un non-spécialiste de l'histoire peuvent-elles constituer une documentation pour une discipline de la problématisation et de la vérification ? Pourtant, ces deux écrits de 1945 et de 2001 ont varié dans leur finalité, de la première évocation, par Etienne Lafond, de ses camarades d'Ellrich disparus jusqu'à une réflexion sur la démence des nazis. Le premier a été rédigé en mai-juin 1945 dans un camp allemand transformé et préparatoire au rapatriement, le second a été élaboré au sommet de l'expérience de toute la vie et de la connaissance générale de la mémoire des camps. Ainsi le passage du souvenir immédiat au devoir de mémoire utile pour l'histoire justifierait la publication de cette évolution. Cette caractérisation de démarches différentes, à cinquante ans d'écart, sera logiquement précédée de l'exposé du vécu concentrationnaire et amplifiée par le concept d'un système totalitaire, tel que la déportation, sans comparaison possible.

Dans cette période avancée de la construction historique de la déportation, l'étude des témoignages d'Etienne Lafond a été décidée encore pour des raisons d'ordre archivistique, officiel, régional et personnel. Le manuscrit original de *Survie* (1945) a été déposé à la *Fondation de la Résistance* et le témoignage de 2001 dédié à la *Fondation pour la Mémoire de la Déportation*. La première réalisation, préfacée par de Lattre de Tassigny, a obtenu en 1995 le prix "Robert Joseph" des "écrivains combattants" ; l'auteur de *Survie* a reçu de l'académie de Rouen le prix du "Témoignage de la déportation". Etienne Lafond précise dans la dédicace de son ouvrage initial, épuisé dans ses éditions, son ascendance locale en tant que "Forézien de souche, de Bard". Enfin, la chaleureuse dédicace qu'il m'a faite de ses deux témoignages m'appelle à rendre hommage à ce Commandeur de la Légion d'Honneur et à exposer les fonctions et mérites de ses mémoires de déporté.

Le vécu concentrationnaire

La destruction du physique

La première lecture des deux études terrifiantes sur le camp d'Ellrich provoque forcément une atteinte émotionnelle ; les relectures sont étayées par le récit des événements et la compréhension des fondements de l'énergie qu'a eue Etienne Lafond pour survivre. Cette tragédie ne peut réunir que de *tristes pages qu'il est impossible de tourner* comme en avertit leur auteur, et ne peut que refléter *l'abîme d'horreur que jamais nous n'aurons fini de sonder*². Toutefois les lectures successives permettent de cerner les dimensions essentielles de cette émanation du mal,

¹ *Le Monde*, 19 janvier 2001.

² Jean de Lattre de Tassigny dans la préface de *Survie*, 1945.

*l'entreprise de cadavres vivants*³ par une négation de l'homme d'ordre physique et moral, d'ordre psychologique, d'ordre psychique.

Préalablement à cette étude de l'écrasement, rappelons *les débuts de la déshumanisation* dans les camps de passage, Buchenwald et Dora, avant l'hécatombe d'Ellrich. Du 20 août 1944 au 2 septembre suivant, les déportés résistants et des malades sont placés en surnombre de onze cents sous une tente pouvant contenir cinq cents hommes. Ils doivent traîner leurs pieds nus sur *un terrain d'épandage semé de tessons de bouteilles et de boîtes de conserve rouillées qui dégagent au soleil un relent de pourriture*⁴. Le 24 août, trois vagues d'avions alliés provoquent 600 à 900 morts parmi les camarades et aussi dans les casernes rasées des S.S. Le 2 septembre, après le fameux appel de dix-huit heures, les déportés quittent Buchenwald pour Dora, *camp secret conçu pour la fabrication secrète des V1 et V2... à la suite du bombardement de Peenemünde*⁵. Ils ne restent à Dora que trois jours où ils sont *dépouillés de [leurs] habits neufs touchés à Buchenwald, en échange de vieilles défroques usées*⁶. Chaque jour, ils se dépensent au chargement des wagons ou bien aux travaux de terrassement ou encore à la corvée de bois.

C'est le 5 septembre qu'ils arrivent à Ellrich par un convoi composé de 1 468 Français, immatriculés sous les numéros soixante-seize, soixante-dix-sept et soixante-dix-huit mille (Lafond portait le numéro 76 820). Le lendemain, ils sont transportés au kommando B 12 de Woffleben, à 12 kilomètres d'Ellrich. Ils y sont de suite infériorisés par le lieutenant S.S., commandant le B 12, qui affecte les plus gradés, deux colonels, au groupe de travailleurs le plus dur où ils périront. Cet officier de la garde d'Hitler visait déjà "à tuer en l'homme la personnalité juridique", "à détruire le domaine public de la vie". Le convoi de Lafond va être décimé à plus de 90 %, surtout de novembre 1944 à la fin avril 1945. Comment expliquer un tel massacre, sinon par leurs conditions de vie épouvantables ? Le souvenir rapproché, ou différemment orienté, du chaos de la famine, du froid, de la saleté, de la détérioration de la nuit, de la maladie, de l'épuisement ne revêtirait pas une telle horreur sans la répartition des rôles de la sauvagerie entre les S.S. et les Kapos.

Les S.S. contrôlent l'esclavage sans résider dans le camp. Leur cruauté indéfectible et machinale ne s'exerce par la répression que durant les transports dans le Reich et les convois de la mort en 1945 pour soustraire les déportés à l'ennemi. Ils n'interviennent encore personnellement que lors de l'arrivée dans le camp et lors des infractions à la règle, imposée aux déportés, de la position allongée sous les bombardements des Alliés. Pour la vie quotidienne, les Kapos, qu'ils soient des *politiques* ou des *droit commun*, s'affirment froidement et implacablement comme *les bandits maîtres de [la] destinée*⁷ des esclaves. Ils prélevaient tout ce qui pouvait améliorer leur sort de détenus en nourriture et en habillement. Les rations alimentaires apparaissent ainsi comme fréquemment tronquées. Le tzigane allemand, Josef, "sadique et dément", confisque à son profit le chandail blanc de Lafond. Comme les humiliés se trouvaient "ainsi vêtus, ainsi nourris", c'est-à-dire pillés par les détenus politiques ou des droit commun dans l'entretien affaibli de leur corps, rien n'étonne lorsque Etienne Lafond dit que leur *santé s'en allait*⁸. Leurs nuits sont des plus réduites et sordides (coucher à vingt-quatre heures, lever à trois heures et appel à cinq heures).

³ Fred Poché : *Penser avec Arendt et Lévinas*, Chroniques sociales, 1998, p. 36

⁴ Etienne Lafond : *Survie*, édition Jacques Draï, Louviers, 1945, p. 19. Le déporté ligérien, Marcel André, confirme la surface boueuse de ce petit camp de Buchenwald, dans *La Tribune-Le Progrès* du 14 avril 2001.

⁵ *Témoignage d'Etienne Lafond*, 17 janvier 2001, p. 15. La base de Peenemünde avait été bombardée dès 1943 par les Anglais. Elle est évacuée en janvier 1945, puis détruite au début d'avril en prévision de l'arrivée de l'armée soviétique. Cf. André Sellier : *Histoire du camp de Dora*, éd. La Découverte, 1998, chapitre XIV, "La fin d'Auschwitz et de Peenemünde".

⁶ E. Lafond, *ibid.*, p. 16.

⁷ E. Lafond, *Survie*, *ibid.*, p. 10.

⁸ E. Lafond, *ibid.*, p. 37.

La nuit, les déportés sont serrés à trois sur soixante-dix centimètres d'un lit *qui fourmillait de vermine* ou entassés *couchés sur le côté, à même le plancher, sans paillasse, ni couverture*⁹.

Mais l'illustration la plus sanglante des Kapos était leur propension aux brutalités physiques. Ils déploient toute leur violence en sanctionnant les défaillances des déportés lors des tâches effroyables qu'ils doivent réaliser ; ces défaillances sont considérées comme des manœuvres insoutenables. Les Kapos les apprennent souvent d'autres travailleurs "rampant devant les Allemands". Certes, Etienne Lafond essuie une punition cinglante par la schlague après la dénonciation de son repérage intéressé d'un lit libre et il subit des coups redoublés d'un nouveau "Lagerältester" (homme de confiance et doyen du camp en autorité) pour "la visite du Revier" (l'infirmerie) après le couvre-feu de vingt-deux heures. Mais cette fureur est encore inférieure à la frénésie du "Vorarbeiter" (contremaître) Otto qui, *à cause du chargement trop lent des cailloux* dans la pelle, fera travailler durement Lafond toute une nuit. Il le frappera avec régularité et avec la participation d'un Kapo et d'un "Meister" (contremaître) jusqu'au gonflement du sang et l'exaspération rougissante de la circulation. Même sans l'exaspération des fréquents coups de poing sur le nez ou du choc disciplinaire de la schlague sur le dos, le labeur vite exténuant ne pouvait qu'accélérer l'épuisement des ouvriers-esclaves. Tous, les "spécialistes" ou les "manœuvres" comme Lafond, rebelles à la production allemande, furent envoyés au tunnel de la mort ou aux travaux de terrassement. Le travail dans le tunnel de Woffleben était "dantesque", rendu irrespirable par la poussière de roche et assourdissant par l'explosion des roches et l'évacuation des rochers et des cailloux¹⁰. Ce tunnel devait *rejoindre ceux de Dora situés de l'autre côté d'une montagne nommée Kohnstein*¹¹. Lorsqu'il n'y avait pas de train pour rentrer de Woffleben à Ellrich, les travailleurs revenaient sur huit kilomètres, pieds nus, en portant *chacun une grosse pierre destinée à remblayer le marécage* du camp¹². Les tâches à l'extérieur, bien que moins étouffantes, entraînaient aussi l'épuisement par les travaux inhumains de terrassement, comme le port de lourdes traverses et leur remise en avant de la grue à chenilles en vue de la construction d'une route reliant le tunnel.

L'affaiblissement d'un corps malmené se traduit aux deux extrêmes opposés, par la réaction à des maux superficiels et par les dramatiques prémises de l'état d'inanition. La régression rend la peau sensible aux moindres crevasses, déchirures, lésions comme les gerçures, les écorchures, les brûlures au premier degré tandis que *la transformation physique*, habitée par les aspects de la mort, *tend à l'anéantissement*¹³. C'est moins de deux mois après le début de *ce régime, au mois de novembre 1944*, que Lafond se présente au Revier, accablé par une pleurésie-pneumonie. Les grelottements de froid avec une fièvre de 41° et la toux sèche de la pneumonie à pneumocoque le plongent, faute de soins, dans le coma. Miraculeusement, son camarade Henri Guérin, qui avait substitué au "Revier S.S." deux ou trois comprimés de sulfamide¹⁴ le sauvera. Trois des camarades de Lafond, Claude Coste, William Waterloo et le marquis de Roye, en état de cachexie, c'est-à-dire dans la phase terminale d'une maladie infectieuse, mourront de dysenterie. Lafond se relève quelque peu à partir du 6 décembre, mais reste encore un mois à "l'hôpital", comme gardien de vestiaire, puis porteur d'eau et enfin veilleur de nuit. En janvier 1945, il regagne un block. Les plus faibles, comme lui-même déjà avant sa maladie, avaient été déshabillés pour équiper le restant des travailleurs. La vision inimaginable de "ces hommes décharnés et nus errant sous la neige et le gel, se rapprochant ainsi de

⁹ E. Lafond, *ibid.*, p. 32-33.

¹⁰ E. Lafond : *Survie*, p. 47 et *Témoignage d'Etienne Lafond*, p. 19.

¹¹ E. Lafond, *op. cit.*, 2001, p. 18.

¹² E. Lafond, *ibid.*, p. 20.

¹³ E. Lafond : *Survie*, p. 36-37.

¹⁴ L'apparition des sulfamides en 1944 avait marqué une étape décisive dans la lutte contre la pneumonie.

l'effondrement fatal a été rapportée dans les deux témoignages¹⁵. La baisse de main-d'œuvre se faisant sentir, on rhabilla les hommes improductifs avec des défroques civiles.

Le 24 février, E. Lafond reprend le travail infernal du kommando B 12 de Woffleben *par un froid sibérien et avec des rations encore diminuées*. L'ancien malade au travail est témoin de l'anthropophagie d'un Russe qui *mangea le mollet d'un cadavre et fut lapidé par ses camarades*¹⁶. Le 15 mars, Lafond qui ne tient plus debout, est accepté au Block-Shonung, créé pour les déportés atteints de faiblesse générale. Il y rentre comme "Muselmann" (« musulman »)¹⁷, c'est-à-dire un être squelettique, mort-vivant. Chaque matin, les survivants jettent par la fenêtre les morts de la nuit. Le 5 avril, devant l'avancée des Alliés, le camp d'Ellrich est évacué. Un "train fantôme" emmène les exténués comme les valides au kommando Heinckel du camp de Sachsenhausen d'Oranienburg, à environ quarante kilomètres au nord-est de Berlin. A l'arrivée du voyage qui dura douze jours dont neuf sans eau ni nourriture, Lafond est affecté à un block ordinaire, mais décharné, pesant seulement trente-deux kilos, il sera le seul admis, parmi une dizaine de déportés épuisés, à l'infirmerie. Le 19 avril, le camp d'Oranienburg est délaissé, les derniers S.S. sont partis la nuit en même temps que les autobus qui ont emmené les occupants des deux premières ailes de l'infirmerie. Les autres déportés sont évacués à *pied dans une marche de la mort et reçoivent une balle dans la nuque s'ils traînent*¹⁸. Incapable de marcher, Lafond est demeuré couché. Le jour même, la liberté se profile malgré la recrudescence des tirs en barrage des canons allemands en fuite. Bien qu'abandonnés sans ravitaillement, les moribonds d'Oranienburg choisissent un pavillon coquet de l'infirmerie. Le 20 ou 21 avril, est annoncée l'apparition des Russes. La libération - *un non-événement militaire*¹⁹ - symbolise "la fin du cauchemar". Un cosaque à cheval offre des cigares et les soldats russes organisent au bénéfice des déportés abandonnés le pillage des cuisines du camp. En résumé, le crime des "bourreaux" d'Ellrich²⁰ "est celui de nous avoir progressivement détruits, de nous avoir totalement déshumanisés", écrit Etienne Lafond dans son témoignage de 2001²¹.

La négation de toute psychologie

La déshumanisation, posée ci-dessus comme la corrélation de la destruction, est aussi une technique du totalitarisme nazi qui dépouille le plus souvent les victimes de tout sentiment et de tout geste de solidarité. La désintégration de la personne va être plus rapide ensuite alors que l'annonce de l'envoi en camp, après l'emprisonnement, avait suscité d'abord une impression de soulagement. Paradoxalement, la fin des interrogations du S.D. en juillet 1944, et la sortie de la prison de Fresnes, où Lafond a été maintenu pendant quarante jours "au secret le plus absolu", inspirent aux résistants l'idée de "retrouver le grand air" en partant en août pour un camp²². Ils sont désireux aussi du labeur quotidien : *Nous souhaitions même de travailler pour nous distraire*²³. Jacques Vignaux, pratiquant l'allemand, apprend d'un S. S. que leur camp, Buchenwald, était le meilleur du pays et idéal pour faire du sport. Ses camarades le croient comme lui, sans se douter que les prisonniers entrèrent au camp comme condamnés à mort. Des réflexions personnelles et

¹⁵ *Survie*, p. 63 et *Témoignage d'Etienne Lafond*, p. 25.

¹⁶ *Ibid.*, p. 67 et *ibid.*, p. 25.

¹⁷ Voir Primo Levi : *Si c'est un homme*, Pocket, édit. de 1990, p. 94.

¹⁸ *Témoignage d'Etienne Lafond*, p. 29.

¹⁹ Référence personnelle pour Oranienburg à l'expression employée par Mme Wiewiorka pour l'ouverture de Dachau. Cf. François Bertrand : *Convoi de la mort Buchenwald-Dachau (7-28 avril 1945)*, 2^e édit., 1999, p. 179.

²⁰ Allusion au titre de l'ouvrage de Goldhagen Daniel-Jonah : *Les bourreaux volontaires de Hitler, les Allemands ordinaires et l'Holocauste*, Le Seuil, 1996

²¹ *Témoignage d'Etienne Lafond*, p. 21.

²² *Ibid.*, p. 12.

²³ *Survie*, p. 11.

l'évolution de la guerre développent les perspectives de la libération. Dès le transport, à la suite du transbordement à pied du contenu matériel et militaire des wagons, d'une rive de la Marne à l'autre, Lafond projette une cache sous des buissons, près de la remise en convoi du train. Le commandant Lefaucheur l'en dissuade en invoquant l'approche de la libération : *Comment pouvez-vous risquer une balle dans la peau alors que dans un mois, libéré, vous retrouverez votre femme et votre petite fille ?*²⁴ Même à Ellrich, la tendance à prophétiser *la fin des hostilités pour le milieu ou la fin du mois prochain*²⁵ accroît les attentes de l'espoir. "L'ennemi à redouter" dans ce domaine, était "les fausses nouvelles". La psychologie habituelle perd vite son poids, même chez un homme qui avait acquis auprès des camarades de Lafond "une autorité et une influence prépondérantes". "Fort intelligent, mais porté à l'exaltation", le directeur de l'usine Peugeot, le commandant Henry, ne survit que quelques jours à la date du 5 octobre qu'il avait fixée pour l'achèvement de la guerre²⁶. Lafond se demandait en 1945 combien de camarades étaient ainsi morts de découragement. On peut considérer l'optimisme français comme suscité aussi par l'annonce de l'avancée américaine à quarante kilomètres de Fresnes, ce qui explique la liquidation des cellules de la prison et l'entreprise de la déportation le 15 août. Mais bien antérieurement à cette période et aux débarquements en Normandie et en Provence, des Français déportés en juillet 1943 ajoutaient déjà foi à une future délivrance, par les échos reçus à Fresnes : *Les nouvelles entendues par les fenêtres, colportées de bâtiment en bâtiment et qui venaient on ne sait d'où, étaient de bonnes nouvelles ; nous entrevoyions la fin de la guerre. Mais Quitaud est très inquiet de l'issue du voyage à Natzweiler.* L'auteur de ce souvenir en septembre 1945, Roger Laporte, témoignait pour Gaston Quitaud, mort le 16 mai après sa libération de Dachau et après avoir vainement échappé au massacre successif des résistants "stéphanois" Gaëtan Vidiani, Antoine Rambeaud, Denis Paret, déportés avec eux deux le 12 juillet 1943 au camp de Struthof-Natzweiler²⁷.

Comment alors des individus ainsi niés dans leur existence auraient-ils pu prendre conscience du besoin d'entraide auprès d'êtres déçus, des sous-hommes détachés par leurs dominateurs des règles morales et des actes réfléchis ? L'attitude des Kapos qui détournaient habits et rations ne pouvait que prédestiner les pauvres déportés à la méconnaissance des sentiments d'autrui et à l'ignorance de la psychologie sociale. Au mois d'octobre 1944, Lafond est signalé par son kapo aux S.S. "comme incapable et forte tête". Il doit quitter son kommando de charpente *pour faire partie des équipes du tunnel*²⁸. Dans son groupe, deux Russes font changer les deux Français de travail "pour un autre plus dur". A Dora, les Français ont été dépossédés silencieusement, la nuit entre le 2 et le 5 septembre, *par la population slave du camp*²⁹ de ce qui leur restait *comme linge, affaires personnelles, lainage*³⁰. C'est un Slave de la chaîne d'esclaves au chargement d'un wagon de pierres, qui dénonce "le dernier maillon", Etienne Lafond, à Otto. Otto, le gouverneur du block III d'Ellrich, avait déjà promis au Français *de le faire crever au travail*³¹. En janvier 1945, un tzigane allemand, fort bien vu par l'infirmier-chef Heinz, le fait renvoyer du *Revier*. Le dernier jour à Ellrich, ce sont encore des Slaves qui, au block *Shonung*, *fracassent les mâchoires des morts avant les S. S. et échangent les dents en or contre du pain* !³² La plupart de ces observations n'ont pas été retenues dans le dernier témoignage et même

²⁴ *Ibid.* p. 13-14.

²⁵ *Ibid.* p. 55.

²⁶ *Ibid.* p. 54-55.

²⁷ Les gouffres barbares de ce camp ont été évoqués dans des fiches du CD-ROM universitaire : *La Résistance et la Seconde Guerre mondiale dans la Loire*.

²⁸ *Ibid.*, p. 45.

²⁹ Témoignage d'Etienne Lafond", p. 16.

³⁰ *Survie*, p. 26.

³¹ *Ibid.*, p. 43 et p. 48.

³² *Ibid.*, p. 74.

effacées par la reconnaissance de l'attitude collective slave. La déception devant le manque de compassion d'autres groupes nationaux sera atténuée en général de 1945 à 2001. Sur le plan personnel, l'aide entre des camarades français n'a été immédiatement soulignée que dans des comportements au *Revier* ou en convois. C'est grâce à son premier séjour à l'infirmerie auprès d'amis dévoués, Agostini et Henri Guérin, que Lafond a *toujours conservé un moral inébranlable*³³. A sa seconde infirmerie, Guérin et Kiefer lui apportent de temps en temps des soupes supplémentaires. C'est en convoi que Jacques Willemetz le sauve, comme Guérin à l'infirmerie avec ses sulfamides, en lui permettant de passer d'un wagon non couvert à un wagon fermé pendant les douze jours d'Ellrich à Oranienburg. De son côté, Lafond a secouru ou assisté plus d'un camarade dans les mêmes circonstances. En février 1945, il ramène au *Revier*, aidé par Louis Kiefer, *le plus résistant de [ses] bons compagnons, [son] ami François de Buigne, complètement épuisé* par des coups de schlague sur un tabouret³⁴. Dans les premiers jours du convoi vers Oranienburg, *un bon compagnon, Ivan de Colombel mourut dans [ses] bras, c'était le 8 avril*³⁵. L'on peut ainsi constater avec quelque admiration le maintien, chez les déportés, de sentiments de solidarité qui s'opposent à la volonté nazie de nier la conscience d'autrui.

L'effondrement de l'individualité psychique

L'attitude totalitaire consiste à broyer *les caractères uniques de la personne humaine*³⁶ c'est-à-dire les états de vie mentale et la capacité à la volonté réfléchie. Pourquoi à ces souffrances physiques venaient se joindre des tortures morales ? Parce que les Français étaient *universellement détestés*³⁷. En premier lieu, ils étaient *les chieze franzose*³⁸ dont les Allemands répandaient l'infamie auprès des autres déportés. L'abaissement des Français, le plus funeste dans la dégradation sociale d'Ellrich, était répercuté par *les peuples centraux et orientaux* qui leur *reprochaient la défaite*³⁹. De plus, ferment de l'anéantissement psychique, *la lutte quotidienne avait émoussé [leur] sensibilité, [les] avait retranchés du monde civilisé*⁴⁰. A court terme, Lafond avait jugé qu'il s'était produit une évolution morale, *tout sentiment humain disparaissait* devant la nécessité de manifester une *énergie farouche qui permettait de vivre coûte que coûte*⁴¹. Encore aujourd'hui, le jugement d'Etienne Lafond sur les ressorts de cette survie ne s'est pas édulcoré : *Alors que nos corps étaient déjà presque morts, seule l'âme nous permettait de rester debout, de survivre. Il fallait donc une volonté de vivre, un moral d'acier...*⁴² Le Ligérien Pierre Dupuy, ancien élève-maître résistant du lycée Claude-Fauriel, à Saint-Etienne, rescapé de Buchenwald, Dora, Bergen-Belsen, a toujours affirmé, depuis que nous nous connaissons, la suprématie de la force morale et l'importance de la perspective de demeurer un survivant certes haï, mais réfractaire à l'état de mort-vivant. La résistance psychologique de Lafond se fondait aussi sur sa "foi en Dieu", sur sa croyance profonde. Dès le passage à Buchenwald, en août 1944, l'aumônier de Saint-Cyr, l'abbé Enoch, avait reçu sa première et dernière confession comme déporté. A Ellrich, il s'attache "au cran et à la piété mystique" du marquis de Roye qui lui lançait *Vive Dieu*.⁴³ Ainsi, la foi en Dieu ou en l'homme permettait de s'opposer, par un reste de force morale, à la volonté nazie d'extermination des esclaves "par la mort à petit feu".

³³ *Ibid.*, p. 52.

³⁴ *Ibid.*, p. 62.

³⁵ *Témoignage d'Etienne Lafond*, p. 27.

³⁶ Fred Poché, *op. cit.*, p. 38.

³⁷ *Survie*, p. 37.

³⁸ *Ibid.*, p. 38.

³⁹ *Ibid.*, p. 39.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 78.

⁴¹ *Ibid.*, p. 36.

⁴² *Témoignage d'Etienne Lafond*, p. 22.

⁴³ *Survie*, p. 57.

Les variations entre souvenir et mémoire

L'information sur la Résistance

Le concentrationnaire en cours de rapatriement n'avait pas étendu son souvenir au traitement de son passé résistant. Aujourd'hui, dans le sens d'une vie si menacée par leur choix initial, les déportés de la Résistance se font l'obligation de mentionner dans leur écrit leur première vie familiale, souvent préparatoire à l'engagement, et la solidarité dans leur groupe de lutte. Le père d'Etienne Lafond, historien membre de l'équipe du *Corpus des Vitraux du Moyen Age*, a sans doute sensibilisé son fils aux sources des fins chrétiennes. Sa mère, issue d'une famille d'industriels du textile, l'a orienté vers la manufacture familiale de textile à Louviers, ce qui entraînera aussi des employés de celle-ci vers la Résistance. Elle jouira de plus du concours de ses sympathisants dans l'usine et au-delà même du cercle de son personnel. Ceux-ci, complices mais non-résistants déclarés, discrets ou silencieux, ont tous été unis contre l'occupation détestée. Ils relevaient de *cette nébuleuse de la résistance, sans laquelle les réseaux n'auraient jamais pu fonctionner*⁴⁴. Ces aspects nouveaux de la "Résistance civile" ont motivé la fondation du "Club Témoin"⁴⁵, et servi l'enrichissement de l'histoire intérieure. Vice-président du "Club Témoin", Etienne Lafond a apprécié l'aide de "ceux qui avaient planqué des armes et des postes", parfois déportés comme Emile Rouley, contremaître de l'atelier des puits où étaient refoulés les "containers" des parachutages. Le témoignage de cette année a indiqué la disparition de collègues du réseau "Alliance",⁴⁶ la cousine Denis, les cultivateurs Pézard, récepteurs des parachutages, René Lardeux, le chauffeur du camion qui transportait leurs contenus. Lardeux, l'ami de Lafond à Ellrich, mourut le 17 janvier 1945, par désespoir, le jour de son retour au travail après avoir été encore alité la veille.

Enfin, le rôle des résistants vis-à-vis du convoi vers le Reich a été différemment présenté. Dans les wagons à bestiaux d'une centaine de déportés, la bagarre ne tarda pas à éclater. Debout les uns contre les autres, les sacrifiés ne pouvaient s'asseoir qu'à tour de rôle, *chacun voulant s'approcher des cloisons pour respirer*. Le témoignage de 1945 relate des tentatives d'évasion, alors que celui de 2001 révèle l'incapacité d'un officier français, suppléé par l'intervention d'un jeune gamin de 15 ans *qui ramena l'ordre et redonna un peu de dignité*⁴⁷. En 1945, obsédé par la famine des camps, Lafond souligne la remise de ravitaillement à Nancy par la Croix-Rouge, apport qui n'avait pu être fourni à d'autres convois. Le second témoignage retient plus logiquement la chaleur insupportable, la mort de soif et l'odeur de tinette suffocante⁴⁸. Son seul regret est que les résistants aient renoncé à tout sabotage des voies et, plus encore, des wagons. Aucune tentative n'a eu lieu contre les autobus de Fresnes à Pantin ou au cours de la traversée à pied du pont bombardé la veille sur la Marne, à Sancy-Nanteuil. Vraisemblablement, l'attaque était écartée de la stratégie des résistants par peur de provoquer, en représailles, la multiplication des massacres. A notre connaissance, un seul train a été détourné, en Ardèche, le 15 août 1944.

⁴⁴ *Témoignage d'Etienne Lafond*, p. 7.

⁴⁵ "La nébuleuse du dévouement", comme l'a qualifiée Debu-Bridel, a été le thème du colloque franco-américain du "Club Témoin" le 4 décembre 2000, au Sénat, auquel ont été invités des universitaires de Saint-Etienne.

⁴⁶ Le réseau "Alliance" travaillait avec l'I.S. (Intelligence Service) de Londres et avait pour principale responsable Marie-Madeleine Fourcade. Cinq cents de ses trois mille associés ont été tués, torturés ou fusillés. Cf. l'interview de l'agent de La Fouillouse, Antoine Tavernier, dans *Le Progrès-La Tribune* du 4 mai 1999.

⁴⁷ *Témoignage d'Etienne Lafond*, p. 14.

⁴⁸ Anna Tavernier, arrêtée le 6 juin 1943, est restée pendant quatre jours et trois nuits *assise en crapon, sans eau et sans nourriture*. *Le peu qu'elle avait, elle le réservait pour les personnes plus âgées*. Cf. son témoignage recueilli par *Le Progrès-Tribune* du 8 mai 1998.

Développement des critères de conviction

L'estimation des énergies en camp et du ressort de leurs convictions s'est également élargie. Le jeune résistant, loué pour un regroupement salutaire en convoi, était un F.T.P. qui avait été blessé au ventre d'une rafale de balles en se battant à la mitraillette. Aujourd'hui, Etienne Lafond comprend que les sources morales de la résistance sont multiples allant des convictions fortes de "communistes convaincus" à celles des "chrétiens très croyants"⁴⁹, susceptibles, avec quelques rares autres déportés, décharnés et dénudés, d'éclairer les autres "de leur rayonnement et de leur foi". A l'évidence, le christianisme de Lafond a accru sa tolérance et l'a conduit à une nouvelle alliance entre foi et valeurs personnelles.

Une nouvelle ethnographie

Une évolution très significative est de caractère ethnographique. L'analyse immédiate de l'attitude des autres groupes nationaux, à la fin de déportation, était critique et irritée, à cause de la l'aptitude supposée des Slaves à supporter une "vie de chien", de l'habitude des Russes à supporter le froid et une nourriture sommaire, de leur ignorance "de la loi de Dieu et de celle des hommes", du cumul chez les tziganes des défauts des autres peuples. Heureusement, tous les Slaves n'étaient pas dévalorisés, tel le voisin de lit polonais, tenu pour "un charmant garçon". Il en allait de même avec le camarade russe Ivan, dans le premier *Revier*, qui l'aidait à briser la glace d'un marais pour remonter un lourd bidon d'eau aux malades. Globalement, son regard "sur la glorieuse armée libératrice" russe ne pouvait être que positif⁵⁰. Mais l'ethnologie critique de Lafond avait sans doute pour raison l'adaptation des Français à la vie concentrationnaire plus difficile que celle des autres groupes nationaux⁵¹. Aussi, Etienne Lafond pensait que la disparition à Ellrich des Français et des Belges avait été proportionnellement la plus élevée. Aujourd'hui ses jugements sur les peuples soumis au régime concentrationnaire excluent le plus souvent ces différences, en proclamant *la solidarité anonyme slave*⁵² et en illustrant les services malicieux des Russes. L'un d'eux, travailleur de cuisine, alimente chaque jour en patates un autre qui dirige la locomotive du tunnel au B 12 et peut les faire cuire avant de les distribuer à des déportés de leur peuple. Plus encore, "l'individualisme occidental" bloque la spontanéité de ses sujets, dans *cet univers démoniaque où seul l'instinct de vie [les] maintient debout*⁵³. Un seul Français lui "témoigne pitié, charité et amour" sans le connaître, en le hissant dans un wagon couvert d'Oranienburg. Lafond n'a conservé que ce souvenir d'une action de secours aussi naturelle et humanisée. Mais il subsiste aussi l'assistance des camarades déjà connus, comme Henri Guérin, "son vieux protecteur" à qui Lafond *garde une grande reconnaissance*⁵⁴.

Les V 2 nazis, antécédents des fusées des vainqueurs

Un élément d'histoire scientifique et technique, presque novateur, mérite d'être aussi examiné. En 1945, la fabrication des V 1 et des V 2 sous les tunnels de Dora, dans *des usines secrètes souterraines*, est simplement citée⁵⁵. A notre période actuelle, cette entreprise est décrite historiquement et idéologiquement dans la dernière partie du témoignage de cette année. Le silence tombé sur le complexe industriel de Dora-Mittelbau et de "son principal satellite Ellrich", décrit les implications et les menées des Américains et des Russes en particulier⁵⁶. Les Américains, libérateurs de Dora, puis les Russes, possesseurs d'une rétrocession partielle dont la

⁴⁹ *Témoignage d'Etienne Lafond*, p. 22.

⁵⁰ *Survie*, p. 89.

⁵¹ *Ibid.*, p. 38

⁵² *Témoignage d'Etienne Lafond*, p. 30

⁵³ *Ibid.*, p. 28 et 30.

⁵⁴ *Survie*, p. 81.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 25.

⁵⁶ *Témoignage d'Etienne Lafond*, p. 33-34.

Thuringe, par les accords de Yalta, découvrent les usines souterraines de production des armes V 1 et V 2⁵⁷. Stimulés par les enjeux de la guerre froide, les Américains comme les Russes exploitent ces armes "redoutables" pour la conception de leurs premières fusées, lancées respectivement le 14 mars 1946 et le 30 octobre 1947. Pour des raisons stratégiques et scientifiques, les Américains mettent la main sur des ingénieurs, comme Werner Von Braun, transféré aux U.S.A., et sur les techniciens allemands. Il s'ensuit de la part des Américains l'amnistie de ces partenaires nazis et leur couverture par l'éclat des honneurs. Etienne Lafond qualifie de "scandaleuse" cette histoire qui provoque l'occultation des *noms de Dora d'Ellrich et de leurs kommandos*⁵⁸. Pierre Dupuy, ancien de Dora, a été aussi ulcéré : ... *l'existence de Dora-Ellrich a été longtemps occultée et par les Américains (à cause de Werner V. Braun) et par les Russes*⁵⁹.

Etienne Lafond s'est référé intelligemment, entre autres ouvrages, à celui d'André Sellier, publié en octobre 1998, *L'histoire dramatique du camp de Dora, de l'usine d'un Tunnel et des chantiers souterrains*⁶⁰. André Sellier prolonge l'histoire de Dora et aussi d'Ellrich : *Il s'agit [...] à partir de l'expérience des V 2, des recherches sur les fusées qui se déplacent d'Allemagne vers les Etats-Unis et l'U.R.S.S., voire la France et la Grande-Bretagne. La période du Tunnel de Dora n'est plus alors qu'un épisode, mis pour de longues années entre parenthèses. Cet historien décrit la même attitude chez les Russes, les Anglais et les Français : une mobilisation en Russie, provisoire et cloisonnée, des spécialistes allemands ; la tentative infructueuse des Anglais en septembre 1944 pour réagir contre les tirs des V 1 et des V 2 par "le plan Backfire" (contre-feu) ; la concurrence restreinte des Français qui embauchent à partir de 1945 des techniciens venus de Kochel, puis de Peenemünde.*

En nous plongeant en janvier dernier dans la spécificité barbare de la déportation, qui sera développée dans notre dernière partie, Etienne Lafond répond aussi à la suggestion de l'historien Jacques Delarue, interrogateur du silence sur Dora : *Si vous ne voulez pas être définitivement oubliés, si vous voulez rendre à vos camarades assassinés à Dora, à Ellrich, ou dans un des Kommandos l'ultime devoir sacré de la préservation de la mémoire, il vous faut témoigner tant que vous le pouvez encore*⁶¹.

Tableau d'une histoire sans comparaison

Les rapports entre souvenir, mémoire et histoire sont-ils éclairés par la décision des nazis de faire disparaître, par les « convois de la mort », toute trace du phénomène de la déportation ?

Le souvenir ou le refus de l'oubli par l'anéantissement

Le premier témoignage de Lafond, préalable à ses onze chapitres, comporte une liste de seize de ses "compagnons de souffrance morts pour la France". Dix d'entre eux ont été évoqués. Pourquoi le déporté peut-il donner une image des passés récents, insoutenables et injustifiables, dans le présent le plus rapproché possible ? En effet, Lafond prépare son témoignage à partir du 10 mai 1945, dès le dixième jour de la période pendant laquelle il attend son rapatriement et seulement cinq jours après l'annonce par un médecin d'une *phlébite en même temps que 40° de fièvre*⁶². Il compose alors, en moins de deux mois, jusqu'à son retour en France, ses souvenirs

⁵⁷ *Ibid.*, p. 34.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 35.

⁵⁹ Lettre du colonel Pierre Dupuy qui nous a été adressée le 31 août 2001.

⁶⁰ André Sellier, *op. cit.* Cf. le chapitre 23, *L'après-guerre, entre fusées et procès*, p. 415-442.

⁶¹ *Ibid.*, p. 452-453.

⁶² *Survie*, p. 93.

personnels, édités dans l'année en un volume de cent huit pages et considérés aujourd'hui comme "un témoignage tout à fait exceptionnel". Certes, le camp de concentration de Sachsenhausen est devenu un camp de rassemblement sous l'autorité de l'armée russe ; lui-même *engraisse à vue d'œil*⁶³, en dévorant *les gamelles de "Goulache" que lui laissaient les mourants* et il prend *ainsi trente-deux kilos en deux mois*⁶⁴ ; enfin, son départ de Tempelhof, par avion, le 25 juin, n'aurait pas eu lieu sans la négociation d'une mission française avec le général russe pour le rapatriement de *la vingtaine de Français noyés au milieu d'une multitude de Slaves*⁶⁵. Son témoignage est d'une expression écrite soignée. Le reste de son activité consiste, par peur de l'ennui, à *étudier la géographie de l'Allemagne, à apprendre la langue et à lire beaucoup*⁶⁶.

D'où vient cette capacité spontanée d'Etienne Lafond pour dire "l'indicible du vécu concentrationnaire" (Annette Wieviorka), pour évoquer "une expérience impossible à transmettre" (David Rousset), une "expérience dépassée et intransmissible" dans "une écriture de retour" (Violette Maurice) ? Il ne semble pas que Lafond ait pu enregistrer la dernière demande d'homme de ses camarades, à la différence de Violette Maurice qui l'a reçue : *Si vous revenez, c'est promis, parlez de nous, parlez encore*⁶⁷. Lafond, qui figure parmi *les survivants d'une des plus terribles expériences vécues par des humains*⁶⁸, ne pouvait s'abstenir de témoigner pour des camarades massacrés ou considérés comme des morts-vivants, comme "des cadavres-vivants". C'est la psychanalyste Hélène Piralian, née en 1940, qui nous suggère indirectement la démarche d'Etienne Lafond : *Les survivants [...] sont obligés de devenir des porteurs de ces morts, garants de leur existence passée, c'est-à-dire que leurs corps se doivent de servir de tombes aux corps de ces morts, afin de les maintenir hors du néant et de les empêcher de disparaître en dehors de l'ordre humain*⁶⁹. Violette Maurice juge également que *leur expérience ne doit pas rester lettre morte*⁷⁰. Le scrupule du souvenir en urgence de Lafond de *l'horreur en miroir, en abîme* répond bien à la fidélité du *souviens-toi pour ne pas oublier*⁷¹.

Une barbarie unique: "les convois de la mort" en 1945

Autant les souvenirs de la vie concentrationnaire découlent de la volonté de susciter sa révélation et d'en écarter l'oubli, autant l'institution des "convois de la mort" vise à priver les déportés évacués de toute possibilité de témoigner et ainsi anéantir leur passé. Le témoignage du déporté veut montrer la barbarie nazie ; l'organisation du "convoi de la mort" veut en effacer la trace. L'enfer des camps est vite appréhendé par les déportés comme *un lieu d'où l'on ne sort normalement pas ; on s'y use et on y meurt*⁷² écrit Lafond. L'existence des convois de repli sur un autre camp, durant les mois de janvier à mai, lorsque les Alliés pénètrent dans le III^e Reich, ne sera connu qu'en avril au moment de leur application. Le convoi Ellrich-Oranienburg démarre le 5 avril, le convoi Buckenwald-Dachau le 7. Le chef du contre-espionnage nazi, Schellenberg, a soutenu en 1957

⁶³ *Ibid.* p. 97.

⁶⁴ *Témoignage d'Etienne Lafond*, p. 31. Dans le chapitre "Les suites de rapatriement", François Bertrand indique que la convalescence dans des hôpitaux américains et français évoluait selon la norme de 2 kg repris par mois, cf. *op. cit.*, p. 194.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 32.

⁶⁶ *Survie*, p. 100-101.

⁶⁷ Echo tragique qui est rappelé par Violette Maurice dans *Les Voix de la Mémoire* (1999), dans le poème *La souffrance partagée*, p. 61, et qui prolonge le livre 'NN' (*Nacht und Nebel*, c'est-à-dire *Nuit et Brouillard* de 1946).

⁶⁸ Citation de Jacques Delarue par André Sellier, *op. cit.*, p. 452. L'historien Delarue s'adressait ainsi aux anciens de Dora-Ellrich.

⁶⁹ Hélène Piralian, "Maintenir les morts hors du vivant" dans *Travail de mémoire 1994-1998*, p.

64-66.

⁷⁰ Violette Maurice, *op. cit.*, 1999, p. 13.

⁷¹ *Ibid.*, p. 201-202 par Véronique Nahoum-Grappe, anthropologue, EHESS.

⁷² *Survie*, p. 9.

qu'il aurait fini par convaincre le 3 avril 1945 Himmler *de ne faire évacuer aucun camp de concentration*⁷³. On peut douter de la sincérité de cette action par rapport aux dates de circulation comme du jugement principal de Schellenberg : [...] *Himmler se trouvait entièrement discrédité auprès de Hitler ; c'était Kaltenbrunner qui avait donné l'ordre d'évacuer tous les camps de la Gestapo.*

Quel que fût leur concepteur, "les convois de la mort" s'orientent vers le nord-est pour échapper aux Américains, comme le convoi d'Ellrich, ou bien vers le sud comme celui de Buchenwald vers Dachau, pour prendre le passage entre Russes et Américains. Le camp de Lafond louvoie vers le nord-est de Berlin, du 5 au 16 avril, sur 600 km au moins en douze jours, à travers le bombardement du train. Lafond a gardé "un souvenir obsédant" de ce transport dans des "wagons découverts" où ils *se voyaient mourir les uns les autres avec un calme et une indifférence apparemment effrayants*⁷⁴. L'on sait qu'Etienne Lafond put descendre en titubant de son wagon à charbon et monter, grâce à un inconnu à ce moment, Jacques Wilmetz, dans un wagon couvert. Rappelons que le convoi en train fut suivi le 19 avril d'une "marche de la mort" pour évacuer d'Oranienburg. Lafond échappa à cette marche, souvent fatale, par chance et parce son état était celui d'un moribond. Sur les 38 000 détenus *arrachés du petit camp de Buchenwald et jetés sur les routes et les voies ferrées*, 30 000 moururent⁷⁵. Durant "ce chemin de croix", le renoncement aux tentatives d'évasion, chez les déportés de certains wagons, leur sauva parfois la vie, comme l'a indiqué le Stéphanois Emile Granjard. Un autre stéphanois, Henri Falque, a connu les atrocités de la « marche de la mort ». Résistant déporté à Buchenwald, puis affecté aux mines de sel de Stassfurt, il parcourut 450 km, *pièdes nus et avec un phlegmon gangreneux aux orteils*, la raison altérée par un coup d'une cravache qui se brisa sur sa tête, avant même l'évacuation⁷⁶.

Cette évacuation d'un camp à un autre n'a décimé que les concentrationnaires, alors que *nulle part les prisonniers de guerre ou les ouvriers étrangers ne seront déplacés à l'approche des armées alliées*⁷⁷. Quelle était la finalité de cette organisation meurtrière ? Les nazis avaient la folie logique de faire disparaître des hommes et des femmes déportés sans laisser de traces. Jeanine Silbelberg et Joseph Sangueldoce ont rappelé au lycée Benoît-Fourneyron de Saint-Etienne, le dernier ordre des S.S. : "Pas de déporté vivant aux mains de l'ennemi"⁷⁸. Cette entreprise était sans objet dans les camps de l'Holocauste, comme Auschwitz, où le totalitarisme a fait disparaître les Juifs et d'autres *déportés raciaux* par les techniques d'extermination, l'asphyxie dans les chambres à gaz et l'incinération dans les fours crématoires.

Entre la conscience de l'expérience et la connaissance historique d'un passé "pire que la mort"

Notre sous-titre "Du souvenir du rescapé (1945) au devoir de Mémoire (2001)" correspond à une distinction classique et répandue de la mutation des témoins, dans notre cas de celle d'Etienne Lafond en plus d'un demi-siècle. Sans doute, il fallait, à la sortie de la déportation, respecter les morts avant tout projet et toute mise en histoire. Puis, comme l'a marqué en 1995 Edward Arkwright, "les déportés ont réussi à transformer la plus cruelle expérience en guerre", incitant ceux qui savaient à établir *cette conscience chèrement enseignée en action et en*

⁷³ *Walter Schellenberg : Le Chef du contre-espionnage nazi parle*, Juilliard, 1957 ; Perrin, 1966. Nos citations proviennent des extraits choisis par François Bertrand, *op. cit.*, p. 139-142.

⁷⁴ *Survie*, p. 80.

⁷⁵ François Bertrand, *op. cit.*, p. 57.

⁷⁶ Témoignage de Henri Falque au Comité d'Histoire de la Seconde Guerre mondiale (Commission de la Déportation). Falque réussit en groupe à s'échapper dans la région de Marienberg.

⁷⁷ Préface par Edward Arkwright de l'ouvrage d'André Sellier, *op. cit.*, p. 9.

⁷⁸ *La Tribune-Le Progrès*, 4 avril 2001.

*expérience*⁷⁹. C'est pourquoi le présent pour les survivants de la déportation, avant la disparition des derniers d'entre eux, c'est le travail de mémoire. "La Mémoire", fonction gardienne du souvenir et devenir du passé, se profile maintenant comme un devoir. Des psychanalystes ne retiennent maintenant la notion de "devoir" que comme le corollaire de la représentation mémorielle. Des historiens proclament, en substitution du "devoir de mémoire", le "devoir de connaissance".

Notre étude de l'évolution entre les deux témoignages, éloignés dans le temps d'une vie, autorisent à considérer l'orientation actuelle comme la métamorphose du souvenir en conscience. Durant l'après-guerre, l'incompréhension par l'opinion du témoignage des déportés était *presque normale à cause de l'amalgame* fait entre les déportés, les prisonniers de guerre et les travailleurs du S.T.O., estime Lafond⁸⁰. C'est la cause de son long silence de plus de cinquante ans. La présentation en 1945 d'une *affiche d'un Déporté concentrationnaire soutenu fraternellement par un Prisonnier de guerre et un Déporté du Travail* avait pour raison d'unifier les victimes de l'Allemagne extradées de France⁸¹. L'histoire, aujourd'hui, ne peut les confondre. Seuls, des déportés ont été forcés à la fabrication des V 1 - V 2 ou emmenés en "convois de la mort" pour ne pas survivre, y compris dans le souvenir. Naturellement, l'histoire sans comparaison de la Déportation ne minore en rien ni les dizaines de milliers de morts chez les autres internés, ni des massacres comme celui de Dortmund par les S.S.⁸² Lafond conçoit bien que la mémoire des déportés est plus que la description de l'un des aspects de la détention en Allemagne, en déclarant, dès la troisième ligne de son texte, son expérience *comme indicible, inimaginable, incroyable*⁸³. Expérience incroyable, comme le prévoyait un S.S. cité par Simone Wiesenthal : [...] *même si quelques-uns en réchappaient, le monde ne les croira pas*. Lafond se fixe un *devoir de transmettre*⁸⁴ sans doute pour que "la conscience" de son expérience devienne une leçon pour les autres générations. Expérience indicible, ce qui donne au témoignage la mission d'essayer d'appréhender les origines d'une démesure incompréhensible. Expérience inimaginable, donc saisissable, selon Bedarida, par *un devoir de connaissance, qui est même temps un devoir de vérité*.

Le devoir de connaissance, servi par un seul témoin non-historien, apparaît impossible. D'abord, même sans fournir un dossier documentaire, Etienne Lafond introduit en 2001 sa perception de l'esprit des résistants arrêtés avec lui ainsi que l'irremplaçable "nébuleuse du dévouement à la France" et à son réseau. Il nous dit aussi comment les convictions enracinées chez les déportés les ont aidés à survivre et il élargit la compréhension de ces convictions ; il livre aussi son témoignage et son analyse de l'histoire des V 1-V 2 récupérés par les vainqueurs. Le témoignage d'un seul déporté ne signifie pas, bien sûr, un seul sort et une seule réaction. Lafond a rapporté plus d'une dizaine de vies regardées, entendues, examinées. Nous-mêmes, désireux d'une approche historique, nous avons fait état de témoignages de déportés ligériens pour traiter des tâches du souvenir ou de l'unicité des "convois de la mort". Les analystes que nous avons sollicités, historien narratif, anthropologue, psychanalyste, nous ont amené plus à la problématique de la transmission qu'à l'enrichissement de notre connaissance des épreuves de Dora-Ellrich, tel que le travail pendant neuf mois de suite sous le Tunnel. Ces investigations psychiques et éthiques avaient pour but de dépasser un constat : *Des récits individuels, même dûment vérifiés,*

⁷⁹ Edward Arkwright était président de l'association des lauréats du Concours National de la Résistance et de la Déportation

⁸⁰ *Témoignage d'Etienne Lafond*, p. 2-3.

⁸¹ Cf. Gérard Aventurier et Albert Cellier : "Des instituteurs de la Loire au Service du Travail Obligatoire (S.T.O. dans le Troisième Reich 1943-1945)", *Village de Forez*, 1997, p. 76.

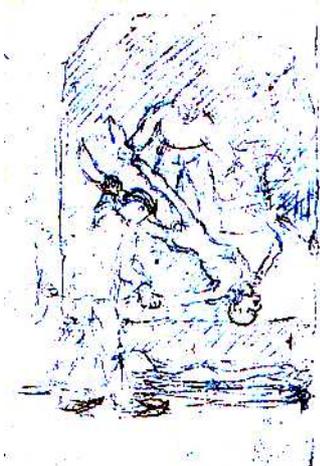
⁸² La déportation d'un petit nombre de P.G. et de S.T.O., condamnés comme des ennemis absolus pour leurs actes de résistance dans le Reich, n'est pas encore bien située par la problématique historique.

⁸³ *Témoignage d'Etienne Lafond*, p. 2.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 3.

ne suffisent pas en eux-mêmes à démontrer qu'il s'est agi d'une politique systématique"⁸⁵. Le besoin de vérité, voulu par François Bedarida, n'a pas été ignoré par Etienne Lafond qui a rectifié au XX^e siècle des dates, qui a sans doute utilisé des apports de ses nombreuses lectures, qui a surtout veillé à synthétiser son premier témoignage et à creuser sa méthode après des échanges avec d'autres survivants d'Ellrich⁸⁶.

Nous référant à un article essentiel de Roger Chartier, "Le XX^e siècle des historiens", nous pensons qu'Etienne Lafond, dans son souvenir immédiat de déporté, avait été porté *par les exigences essentielles de communautés par lesquelles la présence du passé dans le présent est un élément essentiel de leur être collectif*⁸⁷. En 2001, il a reconstruit en partie le volume et les orientations de son témoignage ; de plus, l'essai de distribution et de problématique de cet article souhaitait susciter un rapprochement de "l'histoire entendue comme un savoir critique et contrôlable".



Dora – hiver 1945

Déchargement du camion
quotidien venant d'Ellrich
(croquis clandestin
de Léon Delarbre)

Notre véritable objectif a donc été de nous efforcer de dépasser la relation affective et militante, attribuée d'une manière un peu restrictive aux témoignages, pour sensibiliser le lecteur à "l'ordre d'un savoir universellement acceptable", comme le souhaitait Roger Chartier. Cette esquisse sert-elle le sentiment que l'écriture de l'histoire des camps est faite désormais "dans ses lignes générales", comme l'écrit Annette Wieviorka, position que nous avons rappelée au début ? La mention de l'effondrement, "l'hécatombe générale", employée dès 1945 comme titre de chapitre par Lafond pour les massacres d'Ellrich, ne peut être confondue avec le génocide de la Shoah, défini par Bedarida en trois caractéristiques. Ellrich n'a pas vécu l'extermination systématique d'un groupe racial ou ethnique, même si les Français avaient été particulièrement haïs par esprit de revanche. Par contre, Etienne Lafond a montré chez les nazis la capacité du secret dans l'exécution puisque la fabrication des V 1 et des V 2 n'était pas décelable pendant sa réalisation, et, ensuite, puisque les "convois de la mort" devaient, dans leur esprit, permettre d'occulter le phénomène de la déportation. L'assimilation des déportés d'Ellrich à *des êtres bestiaux*⁸⁸ est-elle foncièrement distincte de la puissance d'organisation technique de l'Holocauste ?

L'industrialisation des mécanismes d'anéantissement demeure propre à la déportation raciale. La déshumanisation à Ellrich, généralisée de septembre 1944 à avril 1945, marque la négation de la personne, mais non la dissolution des cadavres. Le passage tous les deux jours d'un camion de Dora pour emmener les corps enfermés dans la morgue était déjà une manière de soustraire à l'ennemi tout souvenir. Le tragique d'un camp d'extermination dont on a voulu complètement cacher l'existence et l'abîme du génocide ne peuvent que sacréaliser et universaliser l'énergie que nous avons pour dire : "Plus jamais ça".

Gérard Aventurier

⁸⁵ Marc Sémo : "Les difficultés d'une interprétation à chaud" dans *Travail de mémoire 1914-1918*, p. 82.

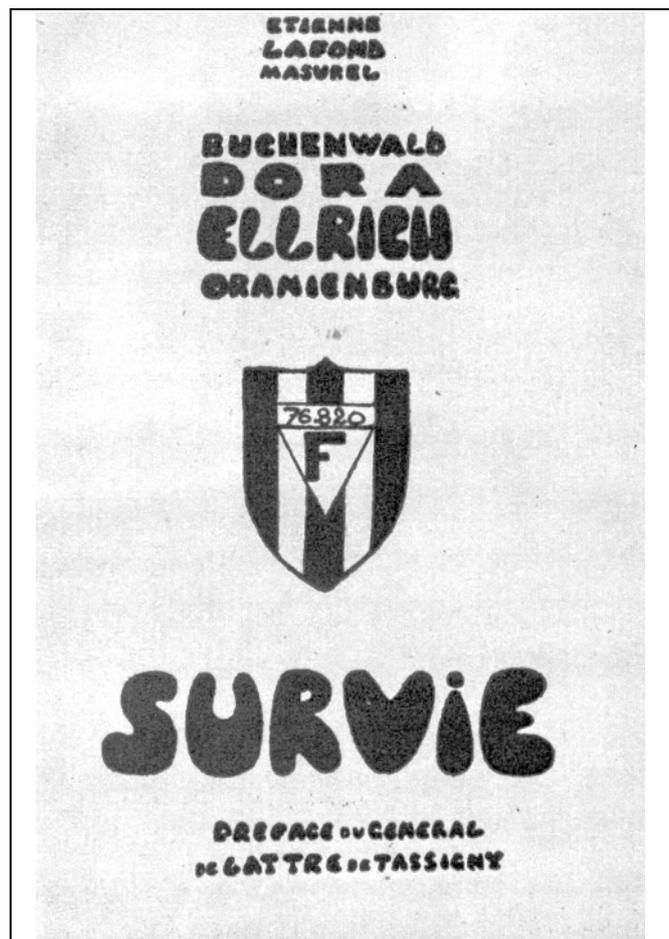
⁸⁶ Etienne Lafond a inauguré en 1994, avec Abel, le monument belge à Ellrich.

⁸⁷ *Le Monde*, 17 août 2000

⁸⁸ *Survie*, p. 77.

Pau Girard Aventurier,
C'est triste pour moi qu'il est
impossible de t'aider...
Avec une fidèle amitié.
Etienne LAFOND
(Fonctionnaire de sonde
de BARD)

Dédicace d'un ouvrage d'Etienne Lafond à Gérard Aventurier



De Bouthéon (Loire) à Lambaréné (Gabon)
avec l'avion du docteur Schweitzer :
un pilote forézien chez le Prix Nobel de la Paix

Nous avons retrouvé trois articles parus en octobre 1962 dans le journal de Saint-Etienne *L'Espoir*. Le sujet traité nous a paru susceptible d'intéresser les lecteurs de *Village de Forez*. Un pilote stéphanois, M. Vesselier, avait été chargé de livrer un petit avion monomoteur Morane, aménagé pour recevoir éventuellement une civière, de l'aérodrome de Bouthéon, dans le Forez jusqu'à Lambaréné au Gabon. Cet avion était destiné à l'aéro-club de Lambaréné et plus spécialement à être mis à la disposition du docteur Albert Schweitzer.

Le docteur Schweitzer et les pilotes de Trans-Gabon

Aujourd'hui le *Grand Docteur Blanc* est un peu oublié, même si quelques plaques de rue rappellent encore son nom aux passants. Qui était le docteur Albert Schweitzer ? Un homme exceptionnel : organiste, musicologue, pasteur et médecin français, né à Kayserberg, Haut-Rhin, en 1875, mort à Lambaréné en 1965. Prédicateur de l'église Saint-Nicolas de Strasbourg (1899-1912), professeur à la faculté de théologie protestante de Strasbourg (1902-1912) il a fondé un hôpital à Lambaréné dont le rayonnement fut mondial. On lui doit de nombreux ouvrages de religion, de musique (*Jean-Sébastien Bach le musicien poète*, 1905), de sociologie, de philosophie. Il fut aussi membre de l'académie des Sciences morales (1951), prix Nobel de la Paix (1952).

Faisons plus ample connaissance avec le Gabon, pays de l'Afrique équatoriale. La côte du Gabon fut découverte par le Portugais Dioga Cam en 1484. Ce fut longtemps un foyer de traite des Noirs. La colonisation française, qui remonte à 1839, avait été entreprise pour réprimer cette traite. Savorgnan de Brazza (1852-1905) créa la colonie, qui fut intégrée en 1910 à l'Afrique Equatoriale Française (A. E. F.). En 1958, 92 % des Gabonais votent "oui" au référendum proposé par le gouvernement du général de Gaulle pour faire entrer le pays dans la Communauté. Le Gabon a acquis sa pleine indépendance en 1960.

Le pays soumis au climat équatorial est couvert par la grande forêt. Le bois (acajou, ébène, okoumé) a été longtemps la ressource principale. D'après le témoignage des pilotes, cités par Jean-Claude Brouillet, *vus d'en haut les arbres apparaissent serrés les uns contre les autres à l'infini et font penser à un carré de persil bien frisé*¹.

La population est formée de diverses ethnies (40 environ) : Fangs, Mgénés, Pounous, Echiras, Adoumas, Kotas, Zékés, etc. C'est pour assister cette population disséminée sur un vaste territoire, que le docteur Schweitzer a eu l'idée de fonder, en 1913, un hôpital de brousse à Lambaréné (à une époque où l'on était guère préoccupé par l'aide humanitaire). Les malades arrivaient à l'hôpital par les pistes, ou en empruntant le fleuve Ogoué, en pirogue ou en pinasse, jusqu'à la création de terrains d'atterrissage dans le pays. L'avion permettait de gagner un temps précieux pour les évacuations sanitaires et d'arriver plus rapidement à Lambaréné.

Après la Seconde Guerre mondiale, Jean-Claude Brouillet, un jeune Français, ancien pilote des Forces Françaises Libres, débarque au Gabon et découvre un pays vierge, sans routes, où il faut aux piroguiers des jours et des jours de navigation sur les fleuves pour gagner Libreville. L'idée de créer des liaisons aériennes, pour le transport rapide des passagers et des

¹ Jean-Claude Brouillet : *L'avion du Blanc*, Paris, Robert Laffont, 1972, p. 64.

marchandises, s'impose à lui. Il réussit, après maintes discussions, à convaincre les administrateurs et surtout les forestiers de créer et d'aménager des pistes, dans la savane ou la forêt, permettant à un petit avion d'atterrir. Travail de titan car il faut souvent abattre et dessoucher des arbres aux troncs immenses et aplanir au mieux le terrain dégagé. Travail exécuté et mené à bien par des centaines de Noirs.

Les premières liaisons commencent avec un vieux biplan acheté en Angleterre aux surplus de la guerre. Au fil des années le nombre d'avions s'accroît, ainsi que leur taille ce qui nécessite l'allongement des pistes d'atterrissage et des aménagements techniques. Et l'on aboutit à la création d'une compagnie avec des lignes régulières. Elle prendra le nom de *Trans-Gabon*. On a ainsi l'explication de l'existence en 1962 d'un terrain d'aviation à Lambaréné.

Le livre de Jean-Claude Brouillet, *L'avion du blanc*, paru aux éditions Robert Laffont en 1972, retrace l'aventure de ces pionniers de l'aviation gabonaise. Signalons qu'un autre pilote stéphanois, Robert Chavary, aujourd'hui retraité avec 25 000 heures de vols soit 250 fois le tour de la terre, a participé activement à la création et à l'exploitation de ces lignes aériennes.

Le pilote de l'avion livré à Lambaréné était donc un Forézien, M. Vesselier, membre de l'aéro-club de Bouthéon : avec une réputation d'aventurier, il avait aussi celle d'un pilote prudent. Il rédigea son livre de bord pour chaque étape du voyage. Nous en donnons ici de larges extraits, cités en italiques, tels qu'ils ont été publiés en octobre 1962 par *L'Espoir*. Les coupures sont indiquées par des points entre crochets [...]. Des mots de liaison ont parfois été insérés (entre crochets et en typographie normale). Quelques explications et informations complémentaires sont données en notes.



Vu d'en haut, c'est tout à fait un carré de persil bien frisé
(photo tiré de J.-C. Brouillet, *L'avion du Blanc*, Robert Laffont, 1972)

Le livre de bord du pilote, M. Vesselier

26 août 1962. – *Départ de Saint-Etienne-Bouthéon pour Ferrare (Italie). Là, les autorisations pour atterrissage en Tunisie et Algérie me sont refusées.*

27 août. – *Départ de Ferrare [...] au matin pour Perpignan ou j'arrive à 15 heures. Vidange de l'huile du carter moteur et décollage pour Barcelone (Espagne) que je rejoins une heure six minutes après [...]*

28 août. – *Décollage de Barcelone pour Alicante puis route vers Malaga où j'ai atterri à 18 h 23. Hôtel de premier ordre, promenade en calèche et cabaret où j'ai vu un flamenco extraordinaire [...]*

29 août. – Départ de Malaga pour Agadir (Maroc) via Casablanca où j'ai pris de l'essence. Beau temps et chaleur torride. Jusqu'à Safi où j'ai commencé à apercevoir quelques stratus épars [...] J'entre en liaison avec la tour de contrôle qui me conseille d'arriver côté Est de l'aéroport en passant en dessous des stratus se trouvant à 80 m du sol. J'ai essayé à plusieurs reprises, mais j'ai dû à chaque fois faire 180 degrés, étant donné la mauvaise visibilité et la basse altitude à laquelle j'évoluais. Afin de situer la piste, la tour envoie une fusée rouge que je ne vois pas. Je me déroute donc sur Taroudant, à 90 kilomètres d'Agadir. Malgré la visibilité réduite à moins d'un kilomètre j'atterris à 18 h 20. Accueil d'un Marocain, gardien de ce terrain, qui loge là, dans une petite case, la seule de l'endroit, avec toute sa famille. Après serremments de mains j'ai été invité à sa table pour boire le traditionnel thé à la menthe.

30 août. – Départ à 11 h 22 pour Agadir où je dus rester trois heures pour accomplir les formalités (police, douanes, autorisations de survol des régions désertiques).

Je n'oublie pas la gentillesse des Marocains qui se sont mis à ma disposition pour faciliter mes démarches au maximum.

Enfin à 14 h 42 je pars pour El Avir² que je rejoins à 17 h 49 malgré une très mauvaise visibilité notamment à Boca Grande où j'ai dû voler à l'aide des instruments de bord. A El Aïun : réception chaleureuse des militaires espagnols qui ont tout de suite mis une jeep à ma disposition ainsi que leur bar. Les Espagnols m'ont transporté à quelques kilomètres dans le camp d'une société de recherches pétrolières. C'est le chef (un Français) qui m'a hébergé. Ma chambre se résume en un abri semi-sphérique en tôle ondulée. Le soir, je suis allé dîner au village, au mess des officiers de la garnison espagnole. Village curieux et grouillant. J'ai remarqué l'éclairage faible qui rappelait celui de nos villes françaises pendant la guerre. Il paraît que les Espagnols ont mis en place une centrale électrique mais lorsqu'ils ont voulu brancher cette usine à leurs installations précaires, tout a sauté. En rentrant, dans la lueur des phares, j'ai vu des chacals.

31 août. – Décollage à 10 h 36 pour Villa-Cisneros³. Après 15 minutes de vol, j'étais sur la mer au niveau 1200 mètres, visibilité sol presque nulle, stratus sur la mer et brume épaisse sur le sable. Vol pénible, ayant souvent recours à l'horizon artificiel. Après l'escale technique de Villa-Cisneros, je prends la direction de la Mauritanie. Les stratus ont disparu, mais sur le sable toujours cette brume épaisse rougeâtre qui se déposait sur le plexiglass à le rendre opaque. Je vole à 200 mètres, les vents contraires sont moins violents dans les basses couches. A plusieurs reprises, sur la mer, j'aperçois des requins⁴. A une heure et demie de vol avant Port-Etienne⁵ le vol s'est déroulé dans des conditions désastreuses. J'ai été terriblement secoué - la fatigue, la soif, les conditions de vol - tout me mettait les nerfs à fleur de peau. Atterrissage à 16 h 30. Je note 24 minutes de retard à cause des vents contraires. Peu après la tempête s'éleva et je dus amarrer plus efficacement l'avion.

1^{er} septembre. – Le matin visite à 10 km [de Port-Etienne] de Cansado, charmante petite localité de construction récente, de style très moderne. Au super-marché de la ville j'ai fait quelques emplettes, notamment une bouteille thermos qui, plus tard, me sera d'un grand réconfort.

Décollage à 13 h 40. Météo très pessimiste. Vents contraires allant de 30 à 45 nœuds⁶. escale technique à Nouakchott où je suis reçu par un responsable [...] qui a dû téléphoner au ministre des Transports en personne pour m'obtenir l'autorisation de quitter le pays. Enfin arrivée à 19 h 30 à Saint-Louis⁷. Le Noir sénégalais fait un heureux contraste avec le Noir mauritanien. Il est grand, bien habillé et propre. Leurs femmes ont beaucoup d'allure avec leur ruban bariolé qu'elles mettent avec beaucoup de grâce.. ainsi que leurs amples robes.

² Au Sahara occidental, en 1962 sous colonisation espagnole.

³ Aujourd'hui Ed Dakhla.

⁴ Ou des dauphins ?

⁵ Aujourd'hui Nouâdhibou.

⁶ De 55 à 83 km/h.

⁷ Saint-Louis du Sénégal.

A Saint-Louis, l'hôtel est "La Résidence", confortable et moderne (chambres réfrigérées) [sic]⁸. Depuis Port-Etienne les frais sont lourds. Notre franc ancien vaut la moitié du franc CFA. Une chambre correcte, un dîner et un petit déjeuner coûtent de 100 à 150 nouveaux francs [...]

2 septembre. – Le dimanche matin, c'est la fête : course cycliste et course en sac. Je crois que mes films seront sensationnels. Je m'amuse beaucoup pendant que l'avion se repose. Puis départ pour Dakar, la grande ville.

3 septembre. – Au matin, il ne fait pas beau. Après avoir goûté la salade de poissons à la tahitienne et un excellent riz à l'espagnole, je me rend sur le terrain. La météo pour Conakry en Guinée est pessimiste. Malgré tout à 12 h 55, j'essaie de passer. A 100 mètres au-dessus de la mer c'est turbulent. Dans le Gambia⁹, à Bathurst¹⁰, la ligne de grain apparaît. Je décide alors de me poser ici. Heureusement, car dix minutes après, un orage d'une gigantesque violence éclate. Je suis reçu par le commandant de l'aéroport qui est Anglais¹¹ (je ne parle pas cette langue). Il a absolument voulu m'héberger chez lui. Il habite une gentille maison entourée de fleurs et d'arbres gigantesques, avec sa femme et sa fille. Rafraîchissement, douche, apéritif, repas : c'est merveilleux. Une chambre est mise à ma disposition pour la nuit. Malgré les multiples gestes pour nous comprendre, escale vraiment inoubliable.

4 septembre. – [...] Il fait assez beau [...] A 8 heures petit déjeuner typiquement anglais : gâteaux secs avec du lait froid, œufs sur le plat et, pour terminer, un café au lait. Changement d'atmosphère en arrivant à la tour de contrôle. Dakar avait envoyé un message [à Conakry] un message indiquant que mon courrier de demande d'autorisation pour survol et atterrissage en Guinée ne m'était pas parvenu. Du fait que je parle français la tour m'a mis en communication avec Dakar, puis par radio avec Conakry pour demander d'urgence cette autorisation. Malheureusement la Guinée est très stricte sur ce point et m'a conseillé de passer par la voie diplomatique ce qui pouvait demander 15 jours et peut-être un mois.

Sur la demande de mes hôtes anglais nous avons contacté les ambassades. Même impuissance. Pas question de se poser à Conakry sans autorisation, sinon c'est la confiscation de l'avion et la prison inévitable. Ca ne plaisante pas¹².

Après le repas de midi, je décide d'aller jusqu'à Ziguinchor (Sénégal) où l'on parle français et [...] où se trouve l'ambassade de France. Je me pose là à 18 h 55. Pas de compromis possible. Je visite alors la ville [...]

5 septembre. – Je décide de laisser les eaux territoriales guinéennes sur la gauche et de survoler la mer dans les eaux internationales. Sans Maë-West¹³ avec un avion monomoteur, cette entreprise est périlleuse. Je n'ai pas le choix... Ou la prison chez les Guinéens ou... la flotte.

Je décolle à 10 h 26, niveau 250 mètres pour éviter les radars. Les Migs¹⁴ pouvaient me prendre en chasse et me faire atterrir chez eux. Je passe au large de Conakry – pas rassuré – et quand j'aperçois un avion dans le lointain... Quel cauchemar !... Enfin le cœur serré mais libre, j'atterris à Freetown¹⁵ à 13 h 14. Là, les formalités n'en finissent plus. Impossible de me faire comprendre. Au lieu d'essence 80 OCF je suis obligé de mettre du [70 OCF] et en plus de payer 1000 anciens francs pour la taxe d'atterrissage.

Départ à 16 h 04 avec une météo défavorable. J'arrive en Afrique en pleine saison des pluies. J'effectue 3 détournements pour éviter des grains et ceci à 100 km de Robertsfield.

⁸ L'auteur du journal de bord veut évidemment dire "chambres climatisées".

⁹ Gambia, nom donné par les anglais à la Gambie.

¹⁰ Aujourd'hui Banjul.

¹¹ En 1962 la Gambie est encore colonie anglaise avant d'accéder à l'indépendance en 1970.

¹² En 1895 la Guinée fut englobée dans le gouvernement de l'Afrique Occidentale Française (A.O.F.). En 1958, à la suite de l'option offerte par le général de Gaulle, le pays vote pour l'indépendance et se constitue en république sous la présidence de Sekou Touré (2 octobre). La France cessa toute aide financière. Rupture des relations diplomatiques.

¹³ Nom donné au gilet de sauvetage par les marins et les pilotes des forces alliées de la Seconde Guerre mondiale, en référence à une actrice américaine à la poitrine... généreuse.

¹⁴ Avions de chasse de fabrication soviétique, fournis à la Guinée par l'URSS.

¹⁵ Sierra Léone, colonie britannique de 1808 à 1961 où elle accède à l'indépendance.

Déjà 20 minutes de retard. Impossible de quitter la plage pour mettre le cap sur l'aérodrome. La ligne de grains m'en empêche. Pas de plafond. Aucune visibilité. Je décide de rester sur la mer à quelque 20 mètres au-dessus des vagues, en suivant la plage où je pouvais essayer de me poser en cas de coup dur [...] Je n'ai plus assez de carburant. Je survole la plage 20 minutes et me décide à poser le "zinc". Cette éventualité me paraît tellement injuste qu'une dernière fois, j'essaye de passer le grain qui tenait toute la côte.

Terriblement secoué, je décide de continuer coûte que coûte et, un moment après, je réussis à contacter le tour et à ajuster mon cap sur la balise. Grâce à l'horizon artificiel je tiens l'appareil dans la masse [...] Tout à coup je vois la piste et atterris en direct. Ces moments sont inoubliables. Au sol, à 50 mètres, on ne voit plus rien. Cet aéroport est américain et peu accueillant¹⁶.

6 septembre. – En prenant possession de mon passeport je dois payer 26 dollars soit 130 N.F. [nouveaux francs] pour m'être posé une heure après l'arrêt du travail ! Il fallait payer en dollars et non en argent français. Cela fut possible grâce à l'obligeance d'un équipage d'Air-France [...]

Enfin à 14 h 12, je pars pour le cap des Palmes (Libéria) afin de me ravitailler en carburant. un Américain me dépanne. Son carburant était gris, j'étais très inquiet quant à la qualité. J'ai tout de même accepté après qu'un Américain m'eut expliqué avec force gestes qu'il mettait [cette même] essence dans son avion personnel, un Cessna.

Arrivée le soir à Zabou¹⁷ où je loge chez un Français. Les cases des 20 000 Africains sont petites avec une armature d'arbres attachés les uns aux autres et [...] le tout mastiqué avec de la terre.

7 septembre. – Départ à 10 h 20 pour Abidjan où j'arrive à 12 h 18. Ici on m'attendait la veille et les recherches allaient commencer, croyant que j'étais perdu. Je visite la ville dans la 2 CV du commandant de l'aéroport. Très belle ville avec ses lagunes reliés par un pont de 800 m. Marché aux ivoires.

8 septembre. – Départ [...] pour Accra¹⁸ où j'arrive à 12 h. Parcours monotone à 100 mètres d'altitude sous la pluie. A 13 h, décollage pour Lagos¹⁹ que j'atteinds à 17 h 41. Très grand aérodrome, c'est le Nigéria. Cependant, personne ne parle français et impossibilité de changer notre argent. J'ai dû coucher dans l'avion.

9 septembre. – Décollage à 10 h 20 pour Port-Harcourt. La plus triste étape que je ne suis pas prêt d'oublier. Stratos [strato-cumulus] à 200 mètres, visibilité 3 kilomètres. Pour tout le trajet, je me mets à 50 mètres au-dessus de la mer. Jamais je n'avais volé dans ces conditions. Des paquets de pluies intermittentes réduisant la visibilité à zéro [...]. A un certain endroit, je ne me suis pas aperçu que j'avais pris depuis quelque temps le côté d'un delta pour la côte et lors d'une visibilité moins restreinte, j'ai pu voir sur ma droite : la terre. Mandrin confusion est au paroxysme. Je mets le cap sur 270 degrés pour vite rejoindre la mer. Cela a duré une éternité. Plein dans l'orage et à quelques mètres au dessus des arbres qui, à cet endroit, ont plus de 40 m. de hauteur [...]

Après ce passage dramatique [et après avoir évité une tornade], je me suis retrouvé sur la plage et bien que n'ayant aucune visibilité sous la pluie, je me suis cru au paradis. Port-Harcourt

¹⁶ Robertsfield, aujourd'hui Roberport est au Libéria. La République de Libéria doit son origine à la volonté de sociétés philanthropiques américaines de créer un établissement permanent pour les esclaves noirs libérés. Les premières installations datent de 1822. L'Etat fut proclamé indépendant en 1847 et reçut une constitution de type nord-américain.

¹⁷ Côte d'Ivoire. Les premiers établissements furent créés par les Français au début du 18^e siècle. Le pays fut érigé en colonie autonome de la Côte d'Ivoire en 1893. Celle-ci fut comprise dans le gouvernement de l'Afrique Occidentale Française (A.O.F.) à partir de 1899. Devenu Etat de la Communauté en 1958 – près de 100 % de "oui" au référendum – sous le nom de République de Côte d'Ivoire le pays a acquis sa totale indépendance en 1960.

¹⁸ Accra au Ghana, ancienne colonie anglaise Gold Coast ou Côte de l'Or jusqu'en 1957, année de l'indépendance où le pays prend le nom de Ghana;

¹⁹ Lagos, capitale du Nigéria, ancienne colonie anglaise jusqu'à l'indépendance en 1960.

est situé à l'intérieur des marais à 90 kilomètres de la côte. Quitter celle-ci m'a paru impossible tellement la ligne de grain était opaque. Bref, j'ai vérifié mon cap à la balise et j'ai foncé dedans à 20 mètres au-dessus des marais [...] Je redoutais encore bien plus l'arrivée sur l'aérodrome [...] Encore une fois tout s'est passé sans casse mais j'ai eu chaud ! [...] Après les pleins et [la dépose de mon] plan de vol, je décolle pour Calabar situé à 150 kilomètres. Au bout d'un quart d'heure de vol, je fais demi-tour en raison du plafond trop bas. Je couche donc à Port-Harcourt.

10 septembre. – Il pleut sans arrêt. Toutes les 45 minutes environ, des tornades où il tombe de l'eau comme si on déversait des seaux. [Je] fais la connaissance de deux Pères Blancs dont l'un d'Orléans [...]

A 13 h 30 je décolle pour Calabar où l'arrivée fut scabreuse. Les stratus couvraient le terrain à moins de 50 mètres. L'atterrissage a été acrobatique. En effet, la balise m'ayant "tiré" sur cet aéroport, impossible de voir la piste au travers de ces satanés stratus. [La tour de contrôle refuse l'autorisation d'atterrir]. N'ayant pas assez de carburant pour tenter quoi que ce soit, je tente l'impossible. Moteur réduit, je perce.

Au moment où apparaissait, je me trouve brusquement devant les poteaux de la radio. J'ai incliné au maximum sur la droite pour éviter la collision. Au dessous, j'ai vu une bande goudronnée [...], j'ai réussi à me poser. Ce n'était là qu'une bretelle [de la piste], j'ai tout traversé en roulant jusqu'à l'extrémité pour finalement m'arrêter à quelques dizaines de mètres des arbres. De retour au parking, le Noir qui était à la tour, avec des gestes saccadés, me fait comprendre qu'il a eu très peur, et moi alors ! Le repos ce soir-là est bien mérité.

11 septembre. – Départ 9 h 51 pour Douala²⁰. Je contourne par la mer [les monts Cameroun] et j'atterris à 10 h 55. 6 minutes après, décollage [pour Libreville]. Bruit suspect dans le fuselage. J'avertis la tour pour un retour immédiat et me pose pour l'inspection. C'était le caoutchouc de la verrière qui s'était décollé sur 80 centimètres environ et qui frappait le fuselage ! Redécollage. pas d'ennuis jusqu'à Libreville au Gabon où j'atterris décontracté, à 15 h 31. Réception par le personnel et [les] pilotes de Trans-Gabon. On me présente à J.-C. Brouillet [le patron et créateur de la compagnie], le futur mari de Marina Vlady. Après le pot bien gagné pris au bar du splendide aérogare inauguré il y a deux jours seulement par le président M'Ba, quelques instants de farniente sur la terrasse. Difficultés pour trouver une chambre à cause d'une réunion des grands chefs africains. Je loge chez une ex-Stéphanoise. Demain sera le grand jour... l'arrivée à Lambaréné vers le "Grand Docteur Blanc".

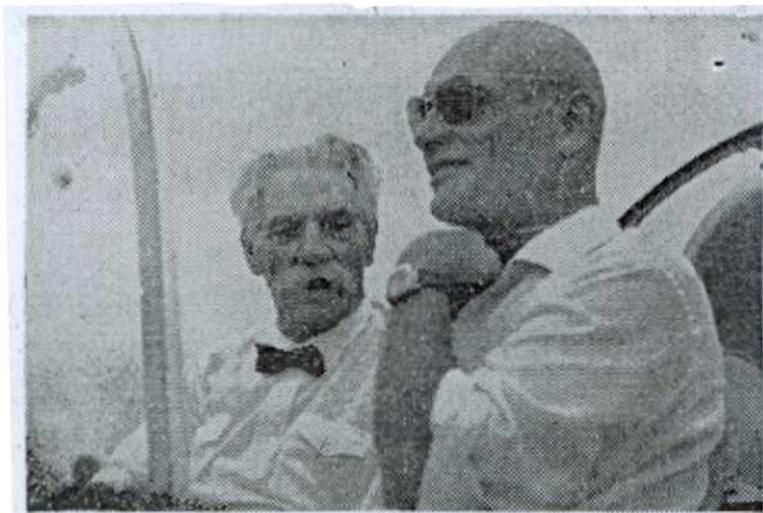
12 septembre. – Dernière étape. C'est terriblement noir du côté de Lambaréné et j'appréhende.... Une heure de vol au-dessus de la forêt aux arbres géants de plus de 60 mètres c'est peu excitant. Bref ! Décollage à 16 h 06, niveau 800 mètres, averses à mi-chemin, visibilité mauvaise. Sur Lambaréné, c'est mieux ! Arrivée à 17 h précises. C'est la fin du voyage. Accueil frénétique par les membres du club. Nous nous retrouvons tous devant les coupes de champagne bien glacé. Les journalistes sont là, ainsi que la radio-télévision gabonaise. Je réponds à toutes les questions et me couche tardivement dans une belle chambre climatisée.

13 septembre. – Réveil à 10 h. Les pilotes de Lambaréné m'attendent avec impatience pour l'essai de leur nouvel appareil, le premier avion-civière-rallye. Une nouvelle tâche m'attend. Je dois en effet les lâcher les uns après les autres, en solo. Je me pose sur différents terrains forestiers, en pleine brousse. A trois dans l'avion c'est tangent ! L'un de ces terrains est curieux ; on se pose face à la rivière Ogoué sur une piste à forte inclinaison. L'avion freine rapidement. Le décollage se fait dans l'autre sens, avec la déclivité on prend vite de la vitesse. En fin de piste à quelque 50 mètres au-dessous c'est le fleuve. En cas de panne au décollage c'est... la flotte !

14 septembre. – Visite de l'hôpital Schweitzer et réception chez le "Grand Docteur" qui nous invite pour le déjeuner [...] L'accueil du docteur est des plus chaleureux. Grand, alerte, sympathique, il parle aisément avec un accent alsacien très prononcé. Je suis chargé officiellement de l'inviter au baptême de l'avion. Il ne répond ni oui, ni non, lorsque je lui propose un tour au-dessus de Lambaréné.

²⁰ Douala au Cameroun, ex-protectorat allemand puis colonie française depuis 1916, rattaché à la France Libre en 1940, indépendant en 1960.

Ici tout le monde se pose la question : "le Grand docteur va-t-il monter en avion ?" Ce serait là un véritable miracle. Il déteste le modernisme, il refuse de monter en voiture, en avion, en hors-bord ou sur une barque à moteur. S'il part sur l'Ogoué c'est avec une pinasse avec des rameurs noirs. Le soir je suis invité par le chef de gendarmerie dont la femme est stéphanoise.



Le "grand docteur", au cours du baptême de l'avion, y est monté et a causé avec le pilote convoyeur, M. Vesselier. Peut-être est-ce là une photo unique, le docteur Albert Schweitzer n'aimant pas les "oiseaux volants"

L'hôpital de Lambaréné

"L'hôpital consistait en un ensemble de petites maisons de paille et de bois disséminées autour d'un édifice principal sur six à sept hectares d'une végétation assez dense... L'originalité de l'hôpital Schweitzer c'est que les patients n'étaient pas traités en salles communes, ni en chambre particulière. Des cases à la gabonaise étaient alignées le long de grandes allées ombragées. Chaque malade avait sa case où il pouvait s'installer avec sa famille. Il y retrouvait son mode de vie habituel ; la femme et les enfants s'occupaient de la cuisine et du ménage. Ce système plaisait aux indigènes. Le malade et sa smala étaient hébergés, et il leur était fourni les aliments que les femmes auraient à préparer. Une fois guéris, hommes et femmes devaient travailler pour l'hôpital durant huit à quinze jours. Les tâches de toute sorte ne manquaient pas... "

Charles Ortoli : "Le docteur Schweitzer, tel que je l'ai connu",
Historia, novembre 1985, n°467, p. 62-66.

16 septembre . – Lambaréné est en fête. Le Grand Docteur Blanc, avec ses adjoints et infirmières quittera son village pour baptiser l'avion qui portera son nom. [...A l'aéroport] Le Docteur est très entouré [...] Il accepte de monter dans l'avion pour la photo²¹ et le cinéma mais il refuse au décollage. Je reste ainsi avec lui dans l'avion une bonne demi-heure. Je le remercie de son geste d'être monté. Il me sourit. Il m'interroge sur Saint-Etienne, ses habitants, son activité [...]. Il me supplie de remercier avec bonhomie et gentillesse tous ceux qui lui ont envoyé des

²¹ L'Espoir a d'ailleurs publié cette photo que nous reproduisons ici.

cadeaux et tous les Stéphanois. L'entretien se termine parce qu'il est très fatigué et il faudra trois personnes pour le descendre de l'avion. Malgré tout, je possède une de rares photos d'Albert Schweitzer en avion, peut-être même la seule. Champagne, toasts, discours... On me demande un bilan de mon voyage. Il s'est effectué en seize journées, quatre de plus que prévues à cause du mauvais temps. J'ai parcouru 10 055 km en 54 h 06 soit une moyenne horaire de 186 km [...] enfin, la fête se termine à la tombée de la nuit.

17 septembre. – Je pars pour la brousse. En canot automobile sur l'Ogoué pendant 3 h 15. Ensuite en land-rover sur une piste pendant deux heures. On voit des troncs d'arbres de trois mètres de diamètre ! [...]

18-19-20 septembre. – Tous les jours, je sors ou je travaille à l'avion. Enfin, le repas d'adieu [...] La soirée se termine par des danses, le tout somptueusement arrosé. Les larmes aux yeux je fais mes adieux au docteur Albert Schweitzer. Sans doute ne le verrai-je plus, aussi en moi-même je veux garder la trace de son sourire lumineux.

21 septembre. – C'est le départ de Lambaréné. Tous les amis sont là à l'aéroport dans l'attente du DC 3 qui me conduira à Libreville via Port-Gentil. Joyeuse surprise ! C'est mon ami stéphanois Chavary qui le pilote. Je loge chez lui dans la capitale du Gabon que je visite tout le samedi [...]

22 septembre. – [A l'aéroport] nous apprenons que le DC 6 qui doit nous conduire à Douala est en panne. C'est un appareil de Trans-Gabon qui le remplacera. Un Bristol bi-moteur, ailes hautes, très ventru... [Un orage très violent éclate avant d'arriver à Douala]. Mais je ne suis plus aux commandes ! Le pilote est un as et nous atterrissons sans ennuis. [Départ en Boeing avec Air-France. Arrivée à Orly. Train pour Lyon puis Saint-Etienne]. C'est la fin d'un merveilleux voyage !

Seul dans son avion

Le livre de bord du pilote forézien est refermé... Il sut, bien qu'il eut la réputation d'être prudent, faire preuve d'audace quand c'était nécessaire. La lecture de son texte nous fait penser à l'épopée de l'Aéropostale, si bien racontée par Didier Daurat dans son livre *Dans le vent des hélices* et exaltée par Saint-Exupéry. C'est le pilote, seul dans son avion, à la merci des éléments ou de la panne. Un homme au service d'autres hommes. Comme l'était le "Grand Docteur Blanc" au milieu de ses malades à Lambaréné.

Maurice Bayle et Marie Grange

Sources

- *L'Espoir*, octobre 1962, 3 articles signés R. F. (Archives Maurice Bayle) :

"Coup d'aile de Bouthéon à Bathurst. Avec l'avion du docteur Albert Schweitzer convoyé par un Stéphanois".

"En route vers le docteur Schweitzer. "Les deux plus grandes peurs de ma vie : tomber à l'eau ou tomber sous les coups des Migs. Comment sortir de la tornade", nous déclare M. Vesselier, pilote de l'avion-civière"

"Lambaréné et le Grand Docteur Albert Schweitzer".

Témoignage de l'ancien pilote Robert Chavary.



Route suivie au dessus de l'Europe



Route suivie au dessus de l'Afrique



Albert Schweitzer à Lambaréné.

Compte rendu :

Le premier *Printemps de l'Histoire locale*

au Centre Social de Montbrison (21 et 22 avril 2001)

Les samedi 21 avril et dimanche 22 avril 2001 ont eu lieu au Centre Social de Montbrison les différentes manifestations liées au premier *Printemps de l'Histoire locale* organisé par le Centre social de Montbrison et la revue *Village de Forez*.

Exposition-vente de revues et livres

Pendant les deux jours, il y eut d'abord une exposition-vente des livres et revues d'Histoire consacrées au Forez :

- *Village de Forez* présentait l'ensemble de ses collections : les numéros de la revue ainsi que les numéros spéciaux disponibles. Parmi eux, nos dernières publications : *Objets oubliés, outils et objets d'autrefois* de Pierre-Michel Therrat, *Frère Philippe (1792-1874). Le parcours d'un petit paysan forézien, d'Apinac à Rome* de Joseph Barou et Michel Bransiet et *Saint-Georges-en-Couzan, notes et documents* de Stéphane Prajalas.

André Guillot, Joseph Barou, Stéphane Prajalas, Claude Beaudinat, Marie Grange, le Père Chassagneux, Claude Latta, Pascal Chambon, Albert Cellier, Danielle Bory étaient présents sur notre « stand » pour répondre aux questions des visiteurs, abonnés, lecteurs, amateurs d'histoire découvrant nos publications.

- Les *publications de l'Université de Saint-Etienne* étaient représentées par leur directeur, Gérard Gâcon, maître de conférences à l'Université de Saint-Etienne qui présentait l'ensemble de son très important fonds régional patiemment constitué depuis 30 ans. C'était souvent une découverte pour nos visiteurs que de mesurer la variété et la qualité des travaux universitaires touchant aussi bien à l'histoire de la métallurgie et de ses ouvriers à Saint-Etienne ou dans la vallée de l'Ondaine (René Commère), à la Révolution Nationale (1940-1942) en Forez (Monique Luirard) ou à la publication des cahiers de doléances foréziens de 1789 (Etienne Fournial et J. P. Gutton).

- Les publications du Musée Alice-Taverne d'Ambierle étaient présentées par Pierre-Michel Therrat, membre du CA du musée. Passionné par l'histoire du monde rural, de ses outils et de ses objets, P. M. Therrat avait eu la bonne idée d'apporter une partie de sa collection personnelle et expliquait volontiers l'utilisation du pot à endives ou d'un outil de cordonnier fabriqué à partir d'une... baïonnette !

- Les Amis du Vieux-Saint-Etienne avaient délégué leur président, Pierre Trotton, qui a su donner un nouveau souffle à cette ancienne association et transformer son Bulletin en une véritable revue d'Histoire régionale (*Histoire et Mémoire*) dont les numéros spéciaux (tels ceux consacrés à la République ou aux femmes dans l'histoire stéphanoise) sont vraiment remarquables. Le dictionnaire du *Parler Gaga* était également en vente et était souvent feuilleté par les visiteurs.

- Jérôme Sagnard, de la Diana, était venu, dédicacer son ouvrage sur Montbrison à travers les cartes postales qui restituent bien le décor ancien de la ville.

- L'*Association des Amis de Benoît Malon*, de Précieux, présentait la collection de son *Bulletin* ainsi que les *Actes du colloque Benoît Malon* publiés par l'Université de Saint-Etienne (2000) et le travail de Marcel Dereure sur les congrès socialistes de Saint-Etienne et de Roanne en 1882. Charles-Henri Girin, secrétaire de l'association et professeur d'histoire à Montbrison, répondait aux questions sur la personnalité et l'œuvre de Benoît Malon (1841-1893), petit berger de Précieux, devenu à Paris l'un des dirigeants de l'Internationale, député de la Seine puis membre de la Commune en 1871, directeur-fondateur de la *Revue Socialiste* après son retour d'exil.

Expositions

Pendant les deux journées du *Printemps de l'Histoire*, les visiteurs ont pu admirer plusieurs expositions :

- Exposition philatélique : le *Forez Philatélique*, que préside Emile Pomport, présentait plusieurs panneaux consacrés à l'histoire du sport. Remarquons au passage que, depuis les travaux d'Alain Corbin, l'histoire du sport a désormais droit de cité et que, dans Village de Forez, les articles d'André Guillot sur les débuts des clubs sportifs montbrisonnais ont été des travaux pionniers.
- Les cartophiles, présidés par Daniel Brunel, présentaient une partie de la collection de M. Tissier. Les vieilles cartes postales de Montbrison évoquaient, entre autres, l'école de la Madeleine, la caserne de Vaux, le quartier de la gare, le personnage que fut le poète-chansonnier Bobèche. Les visiteurs s'attardaient volontiers devant ces panneaux, notant à haute voix tel ou tel détail, prenant leur voisin à témoin des changements observés...
- Une salle du 1^{er} étage du centre social présentait des objets du Musée de la vigne de Boën, prêtés grâce à l'obligeance de son conservateur, Antoine Cuisinier, qui est aussi membre du comité de Village de Forez. Ce musée est en rénovation et sera réouvert prochainement, avec une surface doublée par rapport à l'ancienne présentation, dans une muséographie moderne (nouvelle présentation, sonorisation, accueil des aveugles et des mal-voyants) qui a nécessité d'importants travaux au Château-Chabert de Boën.
- Dans la grande salle du 1^{er} étage, Pascal Chambon montrait quelques-unes des planches qu'il a réalisées, avec des dessins d'uniformes du premier Empire : c'était aussi une illustration de l'exposé qu'il fit le dimanche.

Conférences

Deux conférences d'histoire locale étaient au programme du Printemps de l'Histoire et eurent une nombreuse assistance : la grande salle du 1^{er} étage était pleine !

Le samedi 21 avril, à 16 h, Claude Latta, évoqua les deux passages de Mandrin à Montbrison en 1754 avec ses épisodes pittoresques : la libération des prisonniers et leur enrôlement dans la troupe des contrebandiers, le bouillon offert à Mandrin par Mme du Pinet, la peur des notables. Au-delà de la « petite histoire », le récit invitait à la découverte des structures et des mentalités de l'Ancien Régime. Le supplice de Mandrin, roué vif à Valence en 1755, invitait à une réflexion sur les formes anciennes de la Justice et du « grand spectacle de la punition » (Michel Foucault). Ce fut aussi l'occasion d'une réflexion sur l'attitude séculaire des Français face à l'impôt.

Le dimanche 22 avril à 15 h, Pascal Chambon entretint l'assistance d'un épisode mal connu des Montbrisonnais : les prisonniers de guerre espagnols à Montbrison sous le premier Empire. Montbrison avait été, en effet, l'un des centres de détention des Espagnols raflés par la Grande Armée en Espagne. Ils étaient entassés dans la caserne de Vaux et pouvaient être employés à différents travaux, tels la construction de l'hôtel de M. d'Allard (le musée actuel) ou celle du « béal des Espagnols ». Ils furent jusqu'à 1700 et on comprend que la vie de la petite cité en ait été troublée. Ce fut un regard intéressant sur le phénomène, plus général, de la captivité en temps de guerre.

La visite de l'ancienne salle de la cour d'assises de Montbrison

Le dimanche, après la causerie de Pascal Chambon, Claude Latta emmena les participants visiter l'ancienne salle de la cour d'assises, installée jusqu'en 1968 dans l'ancienne église Sainte-Marie qui était la chapelle des Visitandines, autrefois somptueusement décorée, dans le goût du baroque de l'époque. Le décor actuel date du milieu du XIX^e siècle et n'a pas changé depuis cette période avec ses peintures en trompe-l'œil, œuvre du peintre roannais Giovanni Zacchéo, les allégories et les insignes de la Justice, les maximes latines tirées de Ciceron ou du livre des *Proverbes* de la Bible, les portraits de Jean Papon, Grand Juge de Forez au XVI^e siècle, et de Claude Henrys, célèbre jurisconsulte montbrisonnais qui habitait dans la *maison des lions*, dans l'actuelle rue Martin-Bernard. Ce fut l'occasion d'évoquer l'histoire de la chapelle des Visitandines, sa transformation en salle de tribunal et aussi les grands procès qui se sont déroulés ici, celui des compagnons de la duchesse de Berry (1833) et de Ravachol (1892), le tournage de scènes de cour

d'assises de *Jacquou le Croquant*, adaptation télévisée du roman d'Eugène Le Roy par Stelio Lorenzi. L'histoire était ainsi évoquée dans les lieux mêmes où elle s'est déroulée, dans un monument qui, de plus, est rarement ouvert au public.

La fête de l'Histoire

Nous avons aussi voulu faire de ce *Printemps de l'Histoire* une véritable « fête de l'Histoire ». Après la conférence du samedi après-midi, les membres - costumés - de la Chorale d'Ecotay dirigée par Annie Guigneton s'installèrent dans la grande salle : ils commencèrent leur récital par la *complainte de Mandrin*, ce qui illustre la causerie qui venait d'être faite. Puis ils donnèrent des extraits de leur spectacle, consacré cette année à l'histoire du XX^e siècle à travers les chansons de films (*Connaissez-vous la chanson du film ?*) présentées par un texte de liaison dit par Odile Crépet et Danielle Bory. Les applaudissements montrèrent l'attachement que les Montbrisonnais ont pour la chorale de Gilles et Annie Guigneton. Quel plaisir ils prennent à chanter et nous à les écouter !

A 18 h, ce fut le verre de l'amitié. On notait la présence de Pierre Belon et Françoise Forestier, adjoints au maire de Montbrison, Benoît Defaux, ancien adjoint, de M. Cuénin, maire délégué de Moingt, de Mme Lefebvre, représentant le maire de Savigneux, les présidents des associations participant au Printemps de l'Histoire, les membres du comité de rédaction de *Village de Forez*. Citons aussi la présence de Francisque Ferret, vice-président de la Diana. Christian Seux, président du centre Social, Nicolas Tziganok, André Guillot, Jacques Martinez, membres du bureau étaient là également pour recevoir leurs invités. Le soir un repas forézien - avec le traditionnel *patia* - rassembla une quarantaine de personnes au Centre Social dans un moment d'échanges qui prolongeait la journée...

L'Histoire et Montbrison

L'idée d'organiser ce Printemps de l'Histoire est née du succès qu'avait eu, l'année dernière, la célébration du XX^e anniversaire de *Village de Forez*. Nous savons d'autre part combien les Montbrisonnais sont attachés à leur histoire dont ils ont sous les yeux les monuments. l'ancienne capitale des comtes de Forez est d'ailleurs le siège de la Diana, société historique fondée en 1862 et d'un festival d'Histoire, créé en 1986.

Avec *Village de Forez*, nous avons essayé de créer un « espace historique » nouveau, ouvert à d'autres champs de recherche, jusque là peu explorés : les études sur les structures de la société d'Ancien Régime (qu'illustrent, par exemple, les travaux de Joseph Barou sur les enfants abandonnés) ; les phénomènes révolutionnaires (publications du comité du Bicentenaire en 1989) ; l'étude du patrimoine rural (nous allons publier une étude de Claude Beaudinat sur les maisons rurales à galerie) ; les témoignages recueillis, avec l'aide du groupe *Patois vivant*, sur la vie quotidienne autrefois ; l'histoire de la Seconde Guerre mondiale (travaux de Gérard Aventurier et d'Albert Cellier sur le STO) et l'histoire de la guerre d'Algérie (Les souvenirs de Jean Baudou). Nous avons aussi essayé d'être un véritable « atelier d'écriture », poussant à écrire et à publier – c'est notre fierté – des auteurs qui n'auraient peut-être pas osé le faire dans un autre cadre et qui, depuis, ont pris leur élan...

Nous avons voulu aussi, à l'occasion de ce premier Printemps de l'Histoire, montrer non seulement nos publications mais aussi celles d'autres sociétés historiques, revues ou éditions, en particulier celles de l'Université de Saint-Etienne. Car nous oeuvrons tous dans le même sens. Nous avons souhaité aussi organiser la coopération des associations montbrisonnaises qui, dans d'autres domaines, œuvrent aussi dans le domaine culturel. Or chacun a tendance à travailler de son côté et il est intéressant de mieux se connaître et de faire travailler ensemble. Nous tissons ainsi des liens qui sont une richesse pour tous.

Enfin, nous avons organisé ce Printemps de l'Histoire dans les locaux du Centre Social – dont nous sommes l'une des composantes. Il y avait là une double volonté : faire connaître le Centre Social, ses nouveaux locaux, ses activités ; affirmer, comme nous le faisons souvent, qu'une revue d'histoire locale a sa place dans un Centre Social, parce que l'Histoire est dans la Cité, pour tous, un facteur d'intégration, qu'elle contribue à tisser le lien social et que la prise de conscience d'une histoire partagée nous aide à concevoir un avenir qui nous soit commun.

Claude Latta

Maisons à "être"

Et si nous parlions patrimoine rural ? *La maison et son environnement immédiat, la grange, l'étable et la cour, sont probablement, parmi les legs de la société traditionnelle à la société industrielle, au nombre de ceux qui offrent la plus grande variété... Or, ce patrimoine aux multiples aspects, ces trésors d'ingéniosité dans l'adaptation et l'invention dans les différences, les voilà aujourd'hui menacés de toutes parts. Ici, les villages se vident, les maisons périclitent d'abandon* écrit Jean Cuisenier, directeur de Recherche au C.N.R.S. et conservateur du Musée national des arts et traditions populaires, dans son introduction au Corpus de l'architecture rurale française (Ed. A. Die, 1999).

Le Forez, hélas, n'échappe pas à ce terrible constat. Il est à craindre que le legs des générations antérieures en matière d'architecture rurale vernaculaire ne disparaisse entièrement à tout jamais. Il paraît donc urgent de dresser **un inventaire de ces richesses** encore existantes pour les faire apprécier et essayer de convaincre le public de les conserver et de les mettre en valeur.

Le Forez, depuis au moins le 13^e siècle, avait largement adopté un agencement architectural adapté aux besoins multiples de la conservation des produits : ce sont les "êtres" sur habitation et dépendances. Ces galeries en bois ont donné, bien involontairement, aux bâtiments une aérienne harmonie qui semble le plus intéresser aujourd'hui pour de fallacieuses raisons.



Dans dix ans encore, que va-t-il rester, par exemple, de ces deux bâtiments à être ? La demeure des nantis (Monate, génération des notaires royaux du 15^e siècle au 17^e siècle) et celle des humbles (Churan) deviendront semblables tas de pierres et de terre et lorsque le vent en soulèvera des orbes de poussière qui se souviendra que ce sont des générations qui s'envolent ? C'est ce qui nous a amené à rédiger, en collaboration avec Edouard Croizier, un inventaire (non exhaustif) de ce patrimoine menacé¹. On y trouvera des demeures célèbres, une galerie des artistes inspirées par les êtres, une esquisse typologique, quelques conseils de restauration...

Claude Beaudinat

¹ Claude Beaudinat, *Maisons à "être" en Forez*, préface de Claude Latta, dessins de C. Beaudinat et E. Crozier, 98 p., dessins, cartes, plans, numéro spécial de *Village de Forez*, parution en octobre 2001, 60 F (9 €).

Hommage à Lucien Gidon (1915-2001), sous-préfet de la Libération

Lucien Gidon est décédé à Montbrison le 11 avril 2001. Il était, pour les Montbrisonnais, le "sous-préfet de la Libération" : titre qu'il méritait et qu'il aimait. En 1944, à la sous-préfecture, Lucien Gidon, installé par la Résistance dans le bureau que venait de quitter le sous-préfet nommé par Vichy, avait eu la charge, à la fois exaltante et difficile, de restaurer l'Etat républicain, de nommer à Montbrison une nouvelle municipalité que présida Victor Patay, assisté de Bonche, Gonnard et Clavelloux, d'assurer la vie matérielle de son arrondissement, de mobiliser les énergies nécessaires au renouveau de la patrie. Il sut le faire avec de fortes convictions, l'enthousiasme de la jeunesse - il avait 29 ans en 1944 - mais aussi avec un sens de la conciliation bien nécessaire pour éviter des affrontements entre Résistants et une modération qui évita les excès de l'épuration.

Lucien Gidon était né à Saint-Etienne le 22 mars 1915. Après des études au collège de Valbenoîte et au lycée où il obtint le baccalauréat et un passage par l'entreprise du *Casino*, il réussit le concours d'attaché de préfecture. Il fut nommé à Vienne puis à Saint-Etienne. En 1940, le commandant Chapuis, qui commandait le district militaire de Montbrison, le chargea officiellement de demander au comte de Neufbourg de cacher des armes et des munitions de l'armée de l'armistice : lors de l'occupation de la zone libre, en 1942, elles furent placées dans des caissons étanches et immergées dans les étangs d'Arthun et, le moment venu, furent distribuées aux maquis. Lucien Gidon était entré très tôt dans la Résistance et s'occupa d'abord du service qui procurait de "vrais faux papiers" aux Résistants. Ce service, perfectionné, utilisait les noms, dates et lieux de naissance de personnes ayant quitté Saint-Etienne depuis longtemps pour les attribuer à des clandestins. On faisait ensuite procéder à leur enregistrement. Les faux papiers devenaient ainsi des documents officiels !

Lorsqu'en 1944, Lucien Gidon se sentit "brûlé" par suite de l'arrestation à Saint-Etienne de Maurice Knoblauch et d'Henri Jeanblanc, il gagna le maquis de Roche-en-Forez qu'avait organisé Jean Rolle et provoqua le ralliement au maquis d'une partie de la police montbrisonnaise. Le 22 août 1944, le Comité départemental de Libération, réuni à Saint-Etienne, nomma Elie Vieux sous-préfet de Roanne et Lucien Gidon sous-préfet de Montbrison. Lucien Monjauvis fut nommé préfet. Lucien Gidon occupa son poste jusqu'à la fin de 1946. Il fut ensuite reclassé dans l'administration, sans être nommé à nouveau sous-préfet, malgré ses compétences professionnelles et les services rendus : l'heure n'était plus à mettre les Résistants au premier plan. Lucien Gidon, après plusieurs postes occupés à Paris, Bar-le-Duc, Vesoul, Moulins et Lyon termina sa carrière comme chef de service à la préfecture du Rhône. En 1977, sous-préfet honoraire, il prit sa retraite à Montbrison où son épouse, Marie-Antoinette Soleillant, fut greffier en chef au tribunal d'instance et où son beau-frère, Jean Soleillant, receveur municipal à Montbrison, était une personnalité du monde sportif.

Lucien Gidon continua à militer dans le camp du socialisme démocratique qui restait le sien et avait figuré, à deux reprises, sur la liste de la Gauche aux élections municipales, donnant ainsi à ses "cadets" sa caution morale. Portant un regard d'historien sur les événements de 1940-1944, il avait donné à la revue *Village de Forez* un article remarqué et novateur sur la Résistance dans le Montbrisonnais : cet article avait été précédé au Centre Social de Montbrison, situé alors rue des Clercs, par une réunion des anciens de la Résistance qui avaient donné leurs témoignages et débattu avec passion de cette période. Lucien Gidon accepta aussi de relire le chapitre que, dans mon *Histoire de Montbrison*, j'ai consacré à l'histoire de la Seconde Guerre mondiale et me donna alors, en répondant à mes questions, des informations de première main et aussi quelques bons conseils. Grand lecteur, Lucien Gidon se passionnait à la fois pour l'histoire de la Seconde Guerre mondiale et pour celle du mouvement ouvrier.

Avant de lui consacrer dans *Village de Forez* la véritable étude historique et biographique que son rôle mérite, je tiens, dès maintenant, à rendre personnellement hommage à la mémoire de Lucien Gidon, serviteur de l'Etat, patriote, militant, historien. Il était titulaire de la Médaille de la Résistance. C'était un homme d'honneur.

Claude Latta